

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

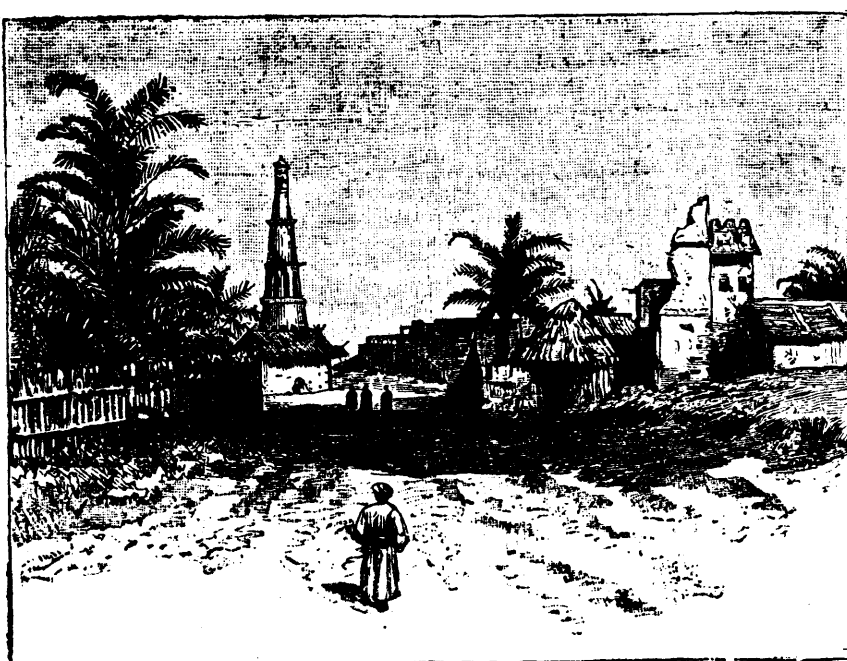
3ème année, No 116 — Samedi, 24 juillet 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

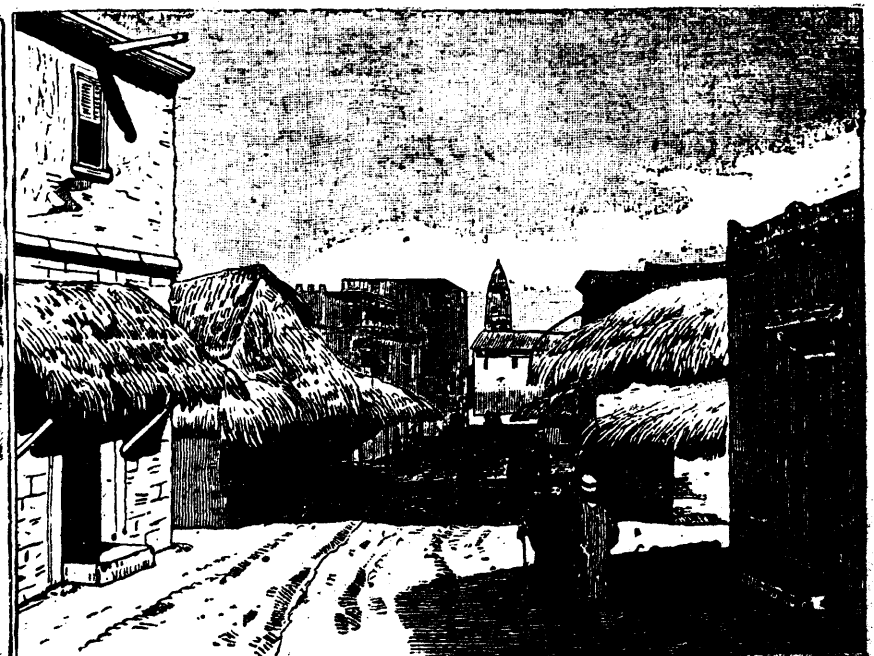
ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA PÊCHE



AFRIQUE.—VUE DE MOKA



UNE RUE DE ZANZIBAR

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 juillet 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Monseigneur de Giesbriand. — Les coulisses du monde. — Primes du dernier tirage. — Les animaux sauvages — Notes et impressions. — Cérif-volant, par André Surville. — Les ombrelles. — Les irrptions volcaniques. — L'art de bien vivre. — Récréations de la famille. — Rébus — Feuilletton : Les deux sœurs.

GRAVURES : La pêche. — Afrique : Une rue de Zanzibar. — Vue de Mocha. — Juillet. — Une chasse à l'éléphant — Gravure du feuilletton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS N vérité, cela devient révoltant.

Il est donc évident, indéniable, irréfutable, que certains gens, à Ottawa, ont décidé de refuser tout mérite, toute justice, toute reconnaissance aux Canadiens Français.

Voici un fait qui va vous paraître inventé, incroyable, invraisemblable, et cependant rien n'est plus vrai, malheureusement, rien n'est plus exact.

Il faut bien le croire, puisque les documents sont là pour le prouver.

Vous vous figurez que les Canadiens, que le 65^{me} s'était battu et qu'il avait vaillamment supporté le baptême du feu pendant la campagne du Nord-Ouest.

Vous croyez sans doute aussi que le 9^{me} bataillon, de Québec, sous les ordres du colonel Amyot, avait fait son devoir.

Illusion, mes amis, tout cela n'était qu'un rêve, et nous avons été brusquement réveillés par un livre bleu, le rapport officiel du ministre de la milice, qui nous donne, ou du moins est censé nous donner le compte-rendu vrai de tout ce qui s'est passé pendant la guerre civile, que nous avons eue à déplorer.

Il n'y a pas à dire, c'est comme cela, les Canadiens n'ont rien fait, on ne les a pas vus sur les bords de la Saskatchewan, ils n'ont jamais été à la Butte-aux-Français.

. Ces farceurs de volontaires, ils se sont donc moqués de nous quand ils sont partis et quand ils sont revenus.

Leurs marches forcées : inconnues.

Leur courage : erreur.

Leurs engagements avec l'ennemi : illusions.

Leur retour triomphal : trompe l'œil.

La distribution des médailles : farce.

Les éloges du général : extravagances.

Mais, où donc sont-ils allés, ces enfants prodiges que nous considérons jusqu'à présent comme de bons garçons et de braves soldats.

Ah ! c'est là le mystère, personne n'en sait rien, puisque le livre bleu n'en dit pas un traître mot et que nos volontaires soutiennent quand même qu'ils ont été au Nord-Ouest.

Comment arriver à connaître la vérité ?

. Ce qu'il y a de plus curieux dans toute cette affaire, c'est qu'on se demande qui accuser.

Ce rapport vient bien du ministère de la milice, mais comment admettre un seul instant qu'il a été fait et publié avec l'assentiment et sous la direction d'un ministre Canadien-Français ?

C'est impossible, et il serait trop triste de le penser.

Le rapport officiel n'est donc nullement officiel, c'est l'œuvre d'un mauvais farceur qui a voulu se moquer de nous.

C'est en effet très drôle, toujours en admettant que ce ne soit pas profondément méchant.

Ouvrez, en effet, n'importe quelle carte du Nord-Ouest, vous y trouverez indiquée la Butte-aux-Français, qui est un point de repère connu de tous les voyageurs ; eh bien, cherchez là sur la carte officielle, faite spécialement pour servir de guide pour la campagne, je vous défie de la trouver.

Cela ne peut être un oubli, puisque tous les endroits où des engagements ont eu lieu sont désignés d'une manière spéciale et que, seul, le lieu où les Canadiens se sont battus n'y existe pas.

Cherchez encore, feuillotez toujours, vous ne trouverez pas un mot pour nos braves bataillons.

Je vous le répète, c'est un livre écrit par un toqué quelconque, mais il ne faut pas accuser un ministre, surtout un des nôtres.

Soyez certains qu'à la prochaine session tous les députés canadiens vont demander une explication, et qu'on la leur donnera, claire, nette et satisfaisante.

Qui donc oserait accuser le ministre de la milice, récompensé comme on le sait, pour les services qu'il a rendus au pays, à raison même de la conduite des volontaires pendant l'expédition ?

N'y pensons plus, jusqu'à plus tard.

. Un événement, terminé heureusement sans aucun résultat funeste, mais qui aurait pu amener de graves complications politiques, a beaucoup préoccupé les esprits pendant les quelques jours passés.

Je veux parler du duel Boulanger-Lareinty.

La cause de cette rencontre qui, en Canada, n'aurait eu aucune importance, a eu en France la plus grande gravité : différence de tempéraments et de mœurs.

A une séance du Sénat, pendant que le ministre de la guerre plaidait la nécessité de l'expulsion du duc d'Aumale, une interruption se fit entendre :

— Cette expulsion est une lâcheté ! dit le baron de Lareinty.

Le général Boulanger répondit qu'une telle expression ne pouvait être employée impunément à l'adresse d'un ministre et, après la séance, il envoya ses témoins à son interrupteur.

Cette démarche ne surprit personne, car on n'aurait pu trouver un seul des sénateurs présents qui eût consenti à ne pas demander réparation d'une insulte de ce genre, et il fut décidé qu'on se battrait au pistolet.

Le président de la République et les membres du cabinet firent tous leurs efforts pour empêcher ce duel, ce fut en vain, et le général déclara qu'il rendrait son portefeuille de ministre plutôt que de céder.

De son côté, le baron de Lareinty, âgé de soixante-dix ans, et malgré ses sentiments religieux, ne songea pas un seul instant à ne pas accepter le cartel.

. Tout cela est bien fait pour nous étonner, n'est-ce pas ?

J'ai entendu beaucoup parler de ce duel durant la semaine dernière, et je vous avoue bien franchement que les commentaires n'étaient pas toujours bien riches en bon sens.

— Un duel ! un duel ! disaient les uns, on les connaît, ces duels là. Tant de tués que de blessés, il n'y a jamais personne de mort.

Ceux qui, comme Bremont, par exemple, reçoivent des coups d'épée dans le ventre, ne sont pas de cet avis, et il n'y a guère que les hommes qui ne se sont jamais trouvés en face d'une épée ou d'un pistolet qui peuvent parler aussi légèrement.

D'autres trouvaient que le mot lancé par le baron de Lareinty n'était pas une cause suffisante pour nécessiter un duel.

Ceci peut se discuter. A mon sens, si vous admettez le duel, je crois évident qu'il devient nécessaire en face d'une injure aussi sanglante. Si vous ne l'admettez dans aucune circonstance, c'est autre chose, il n'y a pas de discussion possible.

. Le duel a donc eu lieu ; les deux adversaires se sont rencontrés au bois de Meudon.

Les dépêches nous en apprennent ainsi le résultat :

Au commandement " feu," le baron de Lareinty a tiré sur le général Boulanger. Ce dernier a attendu avec sang-froid le résultat de la décharge, sans faire feu lui-même.

Voyant qu'il n'avait pas été atteint par son adversaire, le général Boulanger a tiré en l'air.

Les combattants ont alors quitté le champ de combat. Le général est rentré à Paris, où il s'est rendu directement à son bureau, au ministère de la guerre.

Une grande foule était rassemblée pour apprendre le résultat du duel, et a fait au général une ovation quand il parut.

La conduite des deux adversaires a donc été très correcte, et s'il n'y a eu mort d'homme, on ne doit qu'en être heureux, car si la balle du baron de Lareinty avait atteint le général Boulanger, il est probable que l'affaire n'en serait pas restée là, et que le parti républicain tout entier se serait cru atteint et aurait cherché une revanche regrettable.

Si, au contraire, le général Boulanger, au lieu de tirer en l'air, avait tué le baron de Lareinty, il en serait résulté sans aucun doute d'aussi tristes conséquences.

Et notez que M. de Lareinty n'avait nullement voulu dire que le général fut un lâche, ce qui eût été absurde, et qu'il avait même fait allusion à la bravoure reconnue du ministre de la guerre, mais il est de ces mots qui ne peuvent pas être prononcés en France sans exiger de réparation.

. Je ne suis cependant pas entré dans ces détails au sujet d'un duel, qui a eu lieu si loin de chez nous, pour en rester là et ne pas faire quelques réflexions au sujet des différences de mœurs qui existent entre les Français des deux côtés de l'Atlantique.

Chez nous, ce terrible mot de lâche, qui ne peut être dit en France, est répété à tout instant sans qu'on y fasse la moindre attention.

Les élections arrivent, les brefs ne sont toutefois pas encore sortis, que déjà certains journaux ont traité de lâches la plupart des adversaires du parti qu'ils représentent.

Lâche, traître, vendu, ignoble, parjure, etc, sont des mots qui reviennent, hélas ! presque quotidiennement sous la plume de plus d'un journaliste.

Aucun des insultés ne va demander raison à son insulteur. Les soufflets écrits pleuvent sur leurs joues, ils en rient, et même — c'est à n'y pas croire — vous avez souvent vu les deux hommes, dont l'un avait été ainsi traité par l'autre, se serrer la main, dîner et causer ensemble comme d'excellents amis.

Daucuns répondent à cela, que les injures ne s'adresse qu'à l'homme politique et non à l'individu lui-même.

Ceci est un raisonnement qui ne prouve qu'une chose chez ceux qui le tiennent, c'est que le sentiment de l'honneur leur est inconnu.

Il n'existe pas deux sortes d'honneur, on en a ou on n'en a pas, et un homme que l'on a droit de traiter de lâche et de traître, à cause de sa conduite politique, n'est pas un honnête homme.

Mais je n'ignore pas que souvent ces insultes ne sont pas méritées et c'est alors que l'on a tort de les accepter sans protester, ne fut-ce que pour donner à notre polémique politique un ton un peu moins canaille.

. Par cette température étouffante du mois des canicules, il est difficile de mieux choisir les sujets de gravure que ne l'a fait LE MONDE ILLUSTRÉ cette semaine.

L'allégorie de " Juillet " et ce joli paysage, " la Pêche," s'expliquent d'eux-mêmes. C'est la gaité de la nature en fête, c'est le délassement de jeunes garçons qui cherchent la fraîcheur en même temps que le plaisir.

Les deux autres gravures représentent des vues de villes des pays du soleil.

Zanzibar, capitale de l'île du même nom, a une

population d'environ 25,000 habitants. C'est une ville orientale dans toute l'acception du mot, aux maisons sans fenêtres extérieures, à toits plats et aux minarets élevés. Son port y est commode et sûr.

Les Français y sont très bien vus, et depuis 1844 ils ont obtenu d'y résider, d'acheter, de vendre, etc.

. Moka est la ville d'Arabie d'où nous vient cet excellent café qui faisait dire au poète :

Délicieux moka, ta sève enchanteresse
Réveille le génie et vaut tout le Permesse
Malgré la célébrité de ses produits.

Moka ne mérite guère le nom de ville, car c'est une bourgade irrégulière, sale et mal bâtie.

Du reste, sa réputation n'était nullement méritée, car le café qui porte son nom n'était pas récolté en cet endroit, qui n'était que le lieu où les caravanes venaient concentrer leurs marchandises. Actuellement même elles ont changé de route, et viennent presque toutes porter à Aden les cafés récoltés dans l'intérieur de l'Arabie.

Voilà parfois à quoi tient la grandeur ou la décadence d'une ville, à un caprice de marchand.

La quantité de café expédié de Moka ou d'Aden est très minime, et tout ce que nous croyons être du véritable Moka n'en est pas neuf fois sur dix.

Leon Sedon

SA GRANDEUR MGR DE GOESBRIAND,
EVEQUE DE BURLINGTON, VT.



Né en Bretagne, France, en 1816, Monseigneur de Goesbriand arriva fort jeune en Amérique. Les premières années de son apostolat se passèrent dans le diocèse de Cincinnati, et le nom de ce saint évêque y est encore aujourd'hui, après une si longue absence, dans la plus

grande vénération. Ce qu'il a fait depuis son arrivée dans le Vermont, ce qu'il fait encore aujourd'hui, à un âge où tant d'autres se reposent sur leurs lauriers, peut nous donner une idée de ce qu'il dut être dans l'Ohio, alors que, dévoré par le zèle des âmes et dans la force et l'enthousiasme de son jeune cœur d'apôtre, il entra comme un géant dans la carrière qu'il a si noblement parcourue. Sa vie peut se résumer en quatre mots qui disent des volumes: "Travailler toujours, prier sans cesse."

Quand il arriva dans le Vermont, il y trouva une église et deux prêtres. A défaut d'autre chose, on aurait pu le complimenter sur sa pauvreté. Le champ à défricher était immense, les ouvriers ne paraissaient pas encore à l'horizon, les ressources étaient presque insignifiantes. Mais la devise de monseigneur: *Deus Providebit*, "Dieu pourvoiera," ne fut pas longtemps sans se réaliser. Dieu a pourvu; oui, magnifiquement pourvu à tous les besoins de l'évêque missionnaire, qu'on en juge par l'aperçu suivant :

Il y a aujourd'hui dans le diocèse de Burlington: 40 prêtres, dont 4 nés dans le Vermont; 107 religieuses, dont plusieurs sont aussi natives de l'Etat; 76 églises; 11 couvents; 1 collège; 4 pensionnats pour demoiselles; 15 écoles paroissiales; 1 orphelinat qui héberge plus de 100 orphelins sous la direction des sœurs de la Providence de Montréal.

Les écoles du Vermont sont fréquentées par 2,920 enfants.

La population catholique se monte aujourd'hui à près de 40,000 âmes.

Le grain de senevé est devenu un grand arbre, sous la main habile de l'homme de Dieu dont nous donnons ici le portrait.

Tous les instants qu'il put dérober aux besoins de son diocèse, monseigneur les consacra à l'étude, et il a doté le public de plusieurs ouvrages où se

rèvent à la fois sa tendre piété et son zèle brûlant pour le salut des âmes. Ses lectures sur la Terre-Sainte sont entre les mains de tout le monde, aujourd'hui on se dispute ses Mémoires sur le Vermont et le New-Hampshire, et avant longtemps sortira de presse "l'Année Eucharistique" ou recueil de méditation sur l'adorable sacrement de nos autels. *Vita hominis, cor ejus*, a dit un ancien; la vie de l'homme, c'est son cœur. Le cœur du saint évêque se trouve dans ces pages dont on ne se sépare qu'avec peine, qu'on relit toujours avec bonheur. La foi de l'écrivain emporte d'assaut la conviction du lecteur—et plus d'une personne qui lira ce livre, comme tant d'autres de la même main, tombera à genoux et devra dire: je crois.

Enfin, malgré les travaux et les occupations de tous genres, la santé du vénérable évêque est encore florissante. Il porte noblement le poids de ses 70 ans. Que le ciel le garde encore longtemps—oui, longtemps—telle est la prière, que tout catholique du Vermont, adresse tous les jours, au Dieu qui nous l'a donné. Comme au jour de son sacre, les fils spirituels saluent leur père et disent, avec une ferme confiance: *ad multos annos*.

LES COULISES DU MONDE

Le domestique présente à monsieur une carte sur un plateau.

Madame.— Qu'est-ce donc, mon ami? Monsieur (*lisant*).— Monsieur et madame de Lormeau prient monsieur, madame et mademoiselle Grenuchet de leur faire l'honneur d'assister au bal qu'ils donneront chez eux, jeudi, à 8 heures.

Madame (*furieuse*).— La peste les étouffe! Monsieur.— Angèle?

Madame.— Comment! le vingt-septième bal depuis six semaines, et vous vous figurez que cela peut durer ainsi. Mais je ne suis plus une mère de famille. Je passe à l'état de marionnette.

Monsieur.— Cependant, chère, il faut bien que nous songions à produire Ernestine dans le monde.

Madame.— Que "nous songions" est joli! Ah ça! monsieur Grenuchet, je vous trouve un certain toupet. Vous me laissez "songer" toute seule, c'est pourquoi vous trouvez la chose si simple. La belle affaire! en vérité. Monsieur passe un habit noir, nous introduit au bal, me pose dans un coin comme qui dirait un parapluie au vestiaire et puis, bonsoir la compagnie, il s'exquive par la tangente et va dormir tout à son aise.

Monsieur.— Tu exagère, mon amie, voyons...

Madame.— Eh bien, oui! voyons ce qu'est mon existence, s'il vous plaît. Il est deux heures, j'ai l'agrément de passer mon après-midi à rendre trois visites à l'occasion des dernières fêtes. Avec cela que ces visites sont d'un gai! Je dois aller d'abord chez les de Birodot, des gens que je déteste. Ils ont l'air de vous regarder du haut de leur grandeur à cause de leur particule. A-t-on jamais su d'où elle leur venait seulement. Et des pingres! Du sirop de groseille, de l'orgeat, des gaufres; pas un soupçon de vin de Champagne, pas l'ombre d'un truffe! Si c'est avec cela qu'ils comptent faire mousser leur laideron de fille! Ils voudraient bien l'endosser au jeune Raoul de Castel troué.

Monsieur.— Où prends-tu cela Castel troué.

Madame.— Vous ne connaissez que lui, un grand dadais qui roule des yeux de carpe et n'a dans la bouche que les mots pschutt, vlan et autres syllabes aussi spirituelles.

Monsieur.— Mais, Angèle, il n'y a pas que les de Birodot.

Madame.— Mon Dieu, non, il y a les Fierabras. Autre guitare.— Des parvenus qui ont gagné deux millions dans les mélasses. Ils sont bien pesants, leurs millions! Les font-ils sonner assez haut! Il faut qu'ils vous disent le prix de ce qu'ils mangent, de ce qu'ils boivent, de tout ce qu'ils achètent enfin. Et la mère vous a encore des prétentions à la coquetterie! Si c'est permis, à son âge, à quarante-cinq ans!

Monsieur.— Mon amie, il va se faire deux heures et la voiture...

Madame.— Vient me prendre pour me conduire au Calvaire. Je le sais, monsieur; car, après ces

visites, vous ne l'ignorez pas, à cinq heures, je dois livrer ma tête au coiffeur,—autre supplice. Une fois parée, tous mouvements me sont interdits. Ma fille me considère comme une châsse. Ce sont des: prends garde, maman, tu vas déranger tes tresses; maman, ne te tourne point ainsi. Et cela dure de la sorte pendant tout le dîner. Après, vient la toilette, encore un joli quart d'heure qui rappelle les derniers moments d'un condamné.

"8 heures, en route! Il ne s'agit pas de rater l'entrée d'Ernestine. Et en voilà jusqu'à quatre heures du matin, car c'est alors seulement que se termine cet infernal cotillon. Infernal, ai-je dit; en effet, c'est sûrement le diable qui a inventé ce machin-là. Pendant tout ce temps, je lutte contre le sommeil, mes idées vacillent dans mon cerveau. Par moments, l'éternel refrain de l'orchestre bondit dans ma tête comme un terrible cauchemar. Et vous, monsieur, vous êtes rentré à onze heures et vous ronflez à poings fermés."

Monsieur.— Ronflez est cruel, mon amie.

Madame.— Sévère mais juste, monsieur. Telle est mon existence!

Monsieur.— Gontran de Gardefeu finira par demander la main d'Ernestine. Il entoure notre fille de tant d'attentions.

Madame.— C'est bien ce que j'espère, mais il y met le temps. Dieu! a-t-il l'air bête ce garçon-là. Il me prend parfois des envies folles de lui dire: Mais dépêchez-vous donc de parler, car j'en ai assez de cette vie-là.— Et vous ne comprenez pas, monsieur, qu'en recevant l'invitation des de Lormeau je me sois écriée: la peste les étouffe!

Le domestique (*annonçant*): Madame de Lormeau.

Madame.— Eh! c'est vous, ma toute belle; que je suis aise de vous voir. Mille fois merci pour votre aimable invitation. Monsieur Grenuchet et moi, nous nous faisons une véritable fête d'assister à votre bal. Nous en cautions précisément au moment où vous entriez, n'est-ce pas, Eugène?

Monsieur.— Oui, chère madame, c'est ce que nous disions, une fête, une véritable fête.

Mme de Lormeau.— Voilà, au moins, ce que l'on peut appeler des amis sincères.

SYLVIVS.

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.— Alfred Wellard (\$25 00), 2391, rue Notre-Dame; Dame Vve Méline Gagnon, 323½, rue Jacques-Gartier; Peter Vachon, 37, rue Olier; J. H. Forget, 223, rue des Allemands; Alex. Leblanc, 163, rue St-Constant; Joseph Duhamel, 2328, rue Notre-Dame; J. E. Lafontaine, 656, rue Ste-Catherine; C. A. Desmarais, 115, rue Visitation; George Cauchon, 52½, rue Albert; Dame A. Jobin, Hospice St-Joseph, rue Mignonne; Joseph Longpré, (\$10.00), 246, rue Aqueduc; E. Arless, 45, rue St-Constant; Dame Oliva Malboeuf, 449, rue Wolfe; John Hamilton, 447, rue St-Jacques; A. Barnard (\$5.00), 1143, rue St-Jacques; Dame Toussaint Lapointe, 1231, rue Ontario; J.-Bte Jetté, 167, rue St-André; J. T. A. Gauvreau, 396, rue St-Jacques; Wm. Dalton, 746, rue Craig; J. Léon Dozois, 152, rue St-André; J. N. A. Beaudry, 465½, rue Mignonne; C. Dumouchel, 71, rue St-Paul; André Giroux, 454, rue Jacques-Cartier.

Québec.— Victor Côté (\$50 00), 42, rue O'Connell; Joseph Levasseur, 33, rue de l'église; Pierre Gosselin, 240, rue St-Valier; Napoléon Papillon, coin des rues Ste-Geneviève et Richelieu; Hercule Gagnon, 111, rue de la Couronne; Dame E. Blanchard, 90, rue St-George; Z. Turgeon, 261, rue St-Valier Louis Goulet, 92, rue Ste Gertrude.

Chambly Canton.— L. Chatel.
Ste-Cunigonde.— J. Alexandre Phaneuf, 1194, rue St-Jacques; Cléophas Rivet, 930, rue Notre-Dame; Joseph Champoux, 104, rue Vinet.

Ville St-Henri.— Napoléon Coderre, 79½, rue St-Jean.

Lachine.— Raoul de Laduranderys.

St-Lin.— Joseph Masse (\$4.00).

Lanoraie.— J. Edgar Arpin.

Hochelaga.— Dame J. Bte Métras, 24, rue Lafontaine.

St-Mathias.— Dame P. Johnson.

Laprairie.— L. P. Normandin.

St-Placide.— Antoine Bissonnette.

Chicopee Fall, Mass.— Joseph Dufault.

Spring Lake, Mich.— Hector Sauvé.

Elgin Ill.— Côme Coupille.

St-Louis, Mile-End.— Benjamin Latour, 5 avenue Mont-Royal.



JUILLET

II

LES ANIMAUX SAUVAGES

UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT

NA nuit entière s'écoula dans un calme relatif, le pauvre éléphant ne cessa pas une minute ses infructueuses tentatives pour revenir à la liberté, cela me navrait réellement de l'entendre souffler et se plaindre, et franchement je trouvais le plaisir que j'avais voulu me procurer cruel et barbare. Au milieu de toutes les réflexions qui venaient m'assaillir, j'en étais à me demander si le pauvre animal n'était pas victime de son amour maternel, et je me forçais un petit roman qui était des plus probables. Je voyais une des femelles du troupeau qui, n'apercevant pas son petit près d'elle, s'était mise à sa recherche ; les cris de N'Otooué et de ses compagnons étaient venus la troubler, l'égarer ; elle avait suivi une fausse piste et s'était fait prendre.

Je dis que mon roman est probable, est-ce bien le roman que je désirais dire ? Si cette supposition n'est pas la vraie, l'autre est aussi intéressante pour l'intelligent animal, car alors les cris d'appel imités par N'Otooué ont été entendus dans le kraal, et un des chefs aura ordonné à notre victime d'aller à la recherche du petit égaré.

Dans un cas comme dans l'autre, la pauvre bête était aussi intéressante pour moi, et je me jurai bien de ne permettre à aucun prix, le lendemain, à N'Otooué et à ses noirs, de la tuer avec leurs flèches empoisonnées.

Je me doutais parfaitement de l'assaut que j'allais avoir à soutenir, car les deux défenses de la bête étaient une véritable richesse pour mes gens, mais je n'étais parti qu'à cette condition, et j'étais résolu à faire respecter mon autorité. Pour éviter toute surprise, avant même qu'il fit jour, je pris le parti de traiter la question.

N'Otooué et les autres noirs depuis un instant parlaient, gesticulaient, s'animaient. Le sens de leurs discours était perdu pour moi, mais je compris qu'ils devaient parler de notre prisonnier, car le mot N'Oury—éléphant—revenait à chaque instant sur leurs lèvres.

Je m'imaginai aisément, à l'animation de la conversation, que les gaillards devaient déjà supputer entre eux les bénéfices qu'ils allaient retirer des défenses du pauvre animal, qui geignait à quelques pas de nous.

J'allais interrompre le colloque, pour demander à N'Otooué quelle chose si intéressante pouvait bien les occuper, lorsque ce dernier, prenant audacieusement les devants, me dit :

—Savez-vous, Massa, ce que disent ces quatre hommes noirs qui sont avec nous ?

J'allais répondre que je l'ignorais, ne connaissant pas leur langage, lorsque l'idée me vint subitement d'intriguer le drôle.

—Certainement que je le sais, répondis-je, avec un aplomb à déconcerter mon interlocuteur.

—Alors, Massa, répondit ce dernier en hésitant, comprend maintenant le parler de Loango ?

—Oui, celui-là et bien d'autres.

Du temps que j'y étais, cela ne me coûtait pas plus de prendre des airs de polyglotte africain.

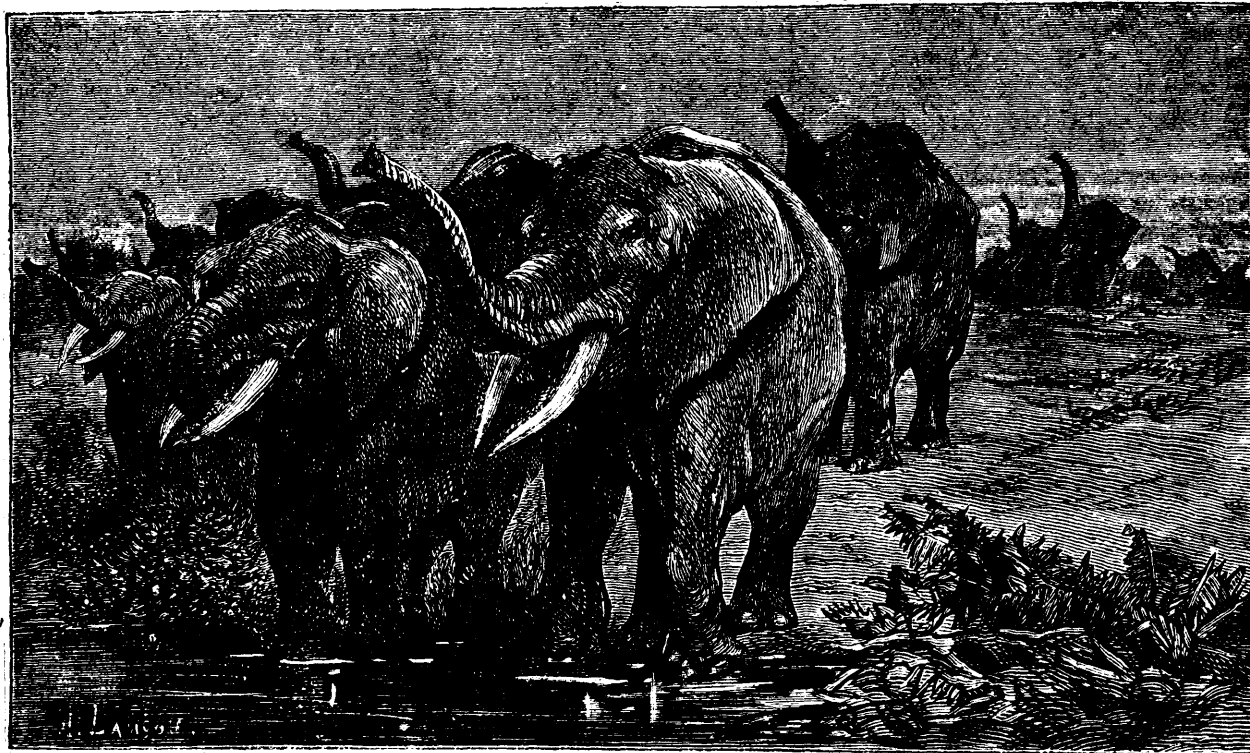
—Alors, Massa peut répéter à N'Otooué ce que nous venons de dire ?

Je suivis mon inspiration.

—Je puis le répéter à la lettre.

—N'Otooué serait bien heureux d'entendre.

—Eh bien ! ouvre tes larges oreilles, maître fripon. Voilà ce que vous désirez : tes compagnons t'ont demandé quelle serait la part qui leur vien-



Eléphants descendant le soir au bord d'une rivière.

drait sur l'échange des dents d'éléphant, aux comptoirs des traitants de Mayamba, ou de Loango, est-ce vrai ?

—Oui, Massa, répondit-il d'un air piteux.

—Alors tu leur as répondu que tu ne demandais pas mieux que de leur donner leur part d'usage sur la côte pour les engagés de chasse, c'est-à-dire un cinquième à se partager entre eux quatre, mais que tu craignais bien que je ne voulusse pas y consentir. Est-ce que je me trompe ?

—Non, Massa ! c'est bien cela, fit alors le pauvre diable, complètement ahuri.

—Alors tes compagnons t'ont répondu simplement qu'il fallait tout bonnement envoyer promener le blanc, qu'il n'était pas le maître des forêts africaines, que les éléphants étaient aux noirs.

—Massa, Massa, fit le pauvre diable d'un ton suppliant.

—Et ils ont ajouté que, si le blanc faisait le méchant, on le tuerait comme l'éléphant. Est-ce bien cela ? réponds, fis-je en terminant d'une voix de tonnerre.

—Pardon, maître, fit le pauvre diable qui tremblait de tous ses membres, je n'ai pas consenti qu'on vous tuât. N'Otooué est un chasseur, ce n'est pas un rôdeur de forêt.

En disant cela, contre son habitude, il ne mentait pas, les quatre engagés, récoltés dans l'intérieur, de la côte, ne pouvaient être que de fiefés fripons, qui se seraient souciés de la mort d'un homme comme d'une banane, mais, pour N'Otooué c'était autre chose.

Depuis de longues années, il échangeait l'ivoire, les cornes de buffle, les écailles, la poudre d'or, avec les traitants de Mayamba et de toute la côte, et le meurtre d'un blanc qui lui avait été confié, non seulement lui ferait tous les comptoirs, mais encore l'exposait à être mis à mort par le premier chef de village venu, jaloux de se faire bien venir des trafiquants, ces dispensateurs de marchandises européennes.

N'Otooué savait très bien que, pour la promesse d'un simple baril de rhum, sa vie ne vaudrait pas cher si j'étais tué par lui, ou s'il me laissait tuer, et que le premier maraudeur venu lui couperait la gorge pour obtenir la récompense promise.

Le jeu n'en valait point la chandelle, comme on dit vulgairement, et je crus fermement que le guide n'avait pas eu un seul instant l'idée de s'associer à

la proposition de ses engagés. J'étais, pour ainsi dire, inscrit au *doit* de N'Otooué sur les registres de M. Walter ; pour passer à son *avoir*, il fallait qu'il me ramenât à la côte, où, si je préférais rentrer en Europe, par le Lopez, N'Otooué devait rapporter à Mayamba, au même négociant, une attestation de ses bons services signée de moi et de deux traitants de la côte, sans cela il ne pouvait réparaître sans être immédiatement traité comme mon assassin.

Le jour commençait à paraître, et bien que les images de tout ce qui m'entourait fussent encore confuses, je distinguais vaguement la silhouette des quatre noirs, de N'Otooué et de sa famille.

Pendant tout le temps que j'avais semblé me donner pour réfléchir, le guide s'était maintenu dans une posture suppliante près de moi. Au fur et à mesure que le jour grandissait, je prenais une pose plus dramatique, et c'est la main sur mon revolver qu'au bout d'un moment je répondis à N'Otooué, en fronçant les sourcils :

—C'est bien, j'ai tout entendu, tu n'as pas trempé dans les projets d'attentat contre ma personne que tes engagés avaient conçus, et bien t'en a pris, car j'allais vous casser la tête à tous les cinq avec mon revolver.

—Mais ce n'est pas tout ; des hommes engagés par toi à mon service ont comploté contre ma vie ; quelle peine méritent-ils d'après les lois en usage dans les forêts de l'Afrique ?

—Ils méritent la mort, répondit le guide d'une voix grave.

Dans ce moment, N'Otooué, qui croyait sa tête gravement compromise, aurait, avec la générosité des Africains, sacrifié tous les siens pour se sauver. Il est de fait, cependant, que la loi du talion existe dans ces contrées avec toute sa force barbare, mais souvent nécessaire, et qu'un homme dont la vie a été menacée par un autre a droit de le mettre à mort, pour éviter de subir le même sort.

Il est certain également que, si N'Otooué y eût prêté les mains si peu que ce fût, les quatre engagés se fussent jetés sur moi par surprise et m'eussent assommé sur place ; j'étais donc en ce cas en état de légitime défense, et si j'eusse fait un exemple je dois déclarer aujourd'hui que ma conscience serait parfaitement en paix.

Mais le sang me répugnait, je ne l'ai jamais versé pendant le cours de mes longs voyages, et je

ne voulais point laisser dans mon passé, le souvenir d'une exécution sanglante ; c'eût été certainement pratique et prudent. Stanley, cet écumeur des forêts africaines qui, pour suivre le cours du Congo, a massacré plus de deux mille noirs qui avait le tort de ne pas comprendre sa mission, n'eût pas hésité, lui : avant de continuer sa route, il eût froidement brûlé la cervelle aux quatre noirs et tout eût été dit.

Pour moi, je n'eus pas même l'idée qu'un complot non suivi de tentative pouvait me constituer le justicier de ces sauvages ; j'ai plus de respect que cela pour la vie humaine, même dans ses formes les plus inférieures, mais je me concédai parfaitement le droit de leur infliger une punition exemplaire.

N'Otooué attendait toujours une décision.

—Qu'est-ce que le maître ordonne ?

—Tu vas connaître ma volonté.

—Massa peut être assuré que j'exécuterai tout ce qu'il me dira.

—C'est bien, tu n'aurais pas dû accepter de prendre part à la conversation que j'ai entendue ce matin, mais enfin tu n'es point, je le répète, coupable d'avoir voulu attenter à mes jours ; je te pardonne.

N'Otooué, au comble de la joie, s'était jeté à mes pieds et m'embrassait les genoux.

J'avais une pose réellement théâtrale et qui n'eût point trop fait mauvaise figure dans un drame quelconque du désert : d'une main je tenais ma carabine, de l'autre mon revolver prêt à faire feu. N'Otooué était à mes pieds, sa femme et son fils s'étaient jetés à plat-ventre dans l'herbe, et à deux pas les quatre noirs regardaient tout cela d'un air effrayé. Comme on voit, tout y était : sujet principal, accessoires et fond.

—Relève-toi, fis-je à mon guide, et fais savoir aux quatre engagés que, pour les punir des projets qu'ils avaient tramés contre moi, ils vont recevoir chacun vingt-cinq coups de rotin, et fais-leur bien connaître que si un seul cherche à s'échapper je lui brûle la cervelle avec mon revolver.

Mes paroles furent immédiatement traduites par N'Otooué, et chose extraordinaire, pas un des quatre misérables ne protesta, tellement ils avaient conscience d'avoir mérité une punition plus forte encore.

—Tu vas attacher ces quatre hommes à un arbre, fis-je du ton impérieux du commandement.

N'Otooué n'avait pas fini de traduire mes paroles que les quatre engagés s'étaient d'eux-même placés à un arbre.

Tout à coup l'un d'eux se retourna, adressa quelques paroles aux autres qui inclinèrent la tête en signe de consentement, et il pria N'Otooué de me traduire leur dessein.

—Massa, me dit N'Otooué, ce quatre noirs veulent demander quelque chose à ta justice.

—Parle !

Je m'attendais à un recours en grâce. Il n'en était rien.

—Cet homme dit qu'ils ont mérité beaucoup plus que cela, et il te remercie au nom de tous de la légèreté de la punition, il vient te soumettre une proposition.

—Laquelle !

—Ces quatre hommes vont recevoir chacun vingt-cinq coups de rotin, cent en tout. Eh bien, ils viennent te demander la grâce de tirer au sort pour savoir quel est celui qui prendra les cent coups de rotin pour son compte.

Je trouvai, je l'avoue, la proposition originale et je voulus savoir quels motifs avaient pu les pousser à me la faire.

N'Otooué, les ayant interrogés, me répondit :

—Ces quatre hommes ont une femme et des petits enfants ; s'ils reçoivent chacun vingt-cinq coups de rotin, et ils s'attendent à ce qu'ils seront rigoureusement appliqués, ils vont être huit à dix jours sans pouvoir pêcher ou récolter le millet, et les femmes et les petits enfants auront faim.

Cette simple requête avait eu le don de m'attendrir plus que ne l'auraient fait toutes les jérémiades du monde ; cependant un point m'en parut suspect et je résolus de l'éclaircir.

Je savais parfaitement que dans toute l'Afrique c'étaient les femmes qui se livraient aux rudes travaux des champs, et par conséquent j'en conclus

que mes quatre gaillards voulaient abuser de mon ignorance ; cependant je posai la question à N'Otooué.

—Massa se trompe, me répondit-il ; ces hommes appartiennent à la classe des pêcheurs, et chez ces gens les femmes ne font que faire la cuisine et soigner les petits enfants ; elles ne travaillent pas au dehors.

—Mais alors il y en aura un dont la famille souffrira, celle de celui qui va payer pour tous.

—Non, car les trois autres, ils viennent de s'y engager tous dans l'incertitude où ils sont de celui qui sera frappé par le sort, donneront à sa famille le tiers de leur pêche, de leur récolte ou de leurs gains.

—Et tu crois qu'ils tiendront parole.

—Oh ! Massa, ces choses-là se font très souvent ici, et jamais un noir n'a manqué à la parole donnée.

A partir de ce moment une nouvelle décision venait d'être prise dans ma pensée, mais je voulais pousser l'exemple jusqu'au bout.

—Soit, j'accepte, répondis-je à N'Otooué.

Quand ce dernier leur eut fait connaître mes intentions, ils vinrent en signe de remerciement s'agenouiller à mes pieds ; puis ils se réunirent pour interroger le sort, ce qu'ils firent, comme nos enfants, à l'aide de trois morceaux de bois d'inégale grandeur, le plus petit était celui qui devait offrir son corps à la bastonnade.

En deux secondes le sort se prononça, et celui qui n'avait pas été favorisé dégrafa son pagne, le confia à un de ses camarades et s'en fut auprès d'un arbre pour que N'Otooué l'y attachât.

—Pourquoi vient-il de donner son pagne à son compagnon ? fis-je à N'Otooué.

—Parce que, dit-il, il est fort pauvre, et que, ne pouvant s'acheter un autre pagne, il ne veut pas qu'il soit taché de sang.

Tout cela était dit sans pose, sans ostentation ; il avait comploté la mort du blanc et le blanc se vengeait, tout cela était dans l'ordre, mais il était pauvre et il avait quadruplé lui-même son châtiment, pour que sa famille ne souffrit pas la faim, et ensuite, comme on allait sans doute taper dur, il ne voulait pas tacher de sang son unique vêtement.

Pauvre diable, j'étais touché jusqu'aux larmes. En cinq minutes j'avais oublié qu'il avait voulu m'égorger, et, faisant la part de cette vie sauvage qu'il menait, si peu propre à développer de nobles instincts j'en arrivai à me dire que je n'avais pas le droit de me constituer mon propre juge dans une affaire qui me touchait de si près, et au moment où N'Otooué avait achevé d'attacher sa victime, je lui criai :

—Dis à cet homme que je lui fais grâce en faveur de sa femme, et de ses petits enfants, mais que s'il recommence il en recevra le double.

Le pauvre diable ne pouvait en croire ses oreilles ; cette générosité n'est pas dans les mœurs africaines ; aussi vint-il se précipiter à mes genoux pour me présenter, sous toutes les formes en usage dans la contrée, ses remerciements et ses salams ; cette scène n'avait guère pris plus de temps à s'accomplir que je n'en ai mis à la raconter. Malgré l'ingratitude proverbiable des noirs, je n'eus pas l'occasion de me repentir de ma générosité.

LOUIS JACOLLIOT.

NOTES ET IMPRESSIONS

• La vraie grandeur est inséparable d'une haute moralité.

Celui qui attend faire une grande somme de bien à la fois ne fait jamais rien.

C'est vivre deux fois que de pouvoir se complaire dans le souvenir de la vie passée.

Patience en toutes choses et surtout avec vous-même.

Si vous savez dépenser moins que ce que vous gagnez, vous avez trouvé la vraie pierre philosophale.

La plupart des femmes aiment mieux qu'on médisse un peu de leur vertu que de leur beauté et de leur esprit.

POUR LES ENFANTS

LE CERF-VOLANT

« H ! mon pauvre cerf-volant ! s'écriait Pierre, le voilà déchiré, perdu !

Et, en disant cela, l'infortuné Pierre, tenant d'une main son rouleau de ficelle, devenu inutile, de l'autre s'arrachait les cheveux, tandis que son camarade Olivier, à genoux au milieu des herbes, cherchait, mais en vain, un moyen de réparer l'accident.

—Aussi, c'est ta faute, disait à Pierre le petit Etienne ; pourquoi n'as-tu pas voulu nous croire quand nous t'avertissions ? Je le savais bien, moi, que tu n'entendais rien au jeu du cerf-volant et que tu ferais des bêtises. Est-ce qu'on va enlever un cerf-volant à deux pas des ailes d'un moulin ? Il est bien clair qu'il va s'accrocher dans ces ailes. Regarde Roger et Daniel, s'ils ont fait comme toi. Ils se sont mis au milieu du pré, et leur cerf-volant s'envole. Et maintenant voilà notre partie manquée ! Bêta, va !

—Gamin ! dit Pierre impatienté.

—Ah ! je suis un gamin ! fit Etienne en colère ; eh bien, nous allons voir !

Et le petit bonhomme, prêt à la lutte, semblait défier son grand camarade.

Heureusement, Olivier s'interposa.

—Ne comprends-tu donc pas, dit-il à Etienne, que c'est mal de tourmenter ainsi notre ami Pierre ? N'est-il pas déjà assez puni par le malheur qui arrive, pour qu'on le laisse un peu tranquille ?

—Eh bien, aussi, pourquoi, parce qu'il est le plus âgé, veut-il toujours être plus malin que les autres ?

Pierre, sentant peut-être qu'il y avait quelque chose de vrai dans les durs reproches d'Etienne, convaincu, d'ailleurs, que la bonne volonté d'Olivier resterait impuissante, abandonna le jeu et laissa ses camarades rejoindre Roger et Daniel ; puis il s'en alla se promener tout seul, à travers le pré et le long des haies, plutôt prêt à pleurer qu'à rire.



Pierre s'arrachait les cheveux.

Tout en marchant, il fit la rencontre d'une vieille femme qui cueillait des fleurs sauvages.

Machinalement d'abord, il s'arrêta auprès d'elle ; puis, fatigué de son inaction, il se mit à l'aider, si bien que la corbeille fut remplie en peu d'instants.

—Merci bien, mon petit monsieur, fit la paysanne, je suis bien contente, car je pourrai vendre mes bouquets avant la nuit, et ils me rapporteront plus d'argent.

—Vous êtes donc malheureuse, ma brave femme ?

—Oh ! je ne me plains pas ; en travaillant, je gagne toujours assez pour moi et mon petit Jean.

—C'est votre petit garçon, le petit Jean ?
 —Non, c'est le garçon de ma pauvre fille que j'ai perdue, ainsi que mon gendre.
 —Et que fait-il, votre petit Jean ?
 —Il ramasse du bois pendant l'hiver, et, tout l'été, il vend des fleurs avec moi.
 —Pourquoi n'est-il pas ici, alors ?
 —Ah ! mon pauvre monsieur, c'est qu'il est malade.
 —Malade ! reprit Pierre, et il est tout seul au logis ?

—Oui, mon bon monsieur ; mais je vais rentrer bien vite pour lui apporter un peu de bouillon, que j'achèterai avec le produit de mes fleurs.

Pendant qu'ils causaient ainsi, Etienne, Olivier, Daniel et Roger, pris de remords au sujet de leur camarade, qu'ils avaient ainsi laissé tout seul, étaient venus se grouper tout doucement autour de la vieille femme et de Pierre, et ils avaient entendu les derniers mots échangés entre eux.

Pierre, en les voyant, eut une idée. Il mit dans son chapeau l'argent qu'on lui avait donné pour s'acheter des bonbons, et présenta le chapeau à Roger, à Daniel et à Olivier.

—C'est pour le petit Jean ! disait-il.

En arrivant devant Etienne, il eut un mouvement d'hésitation, mais qu'il reprit aussitôt, et il lui tendit son chapeau comme aux autres.

Etienne fut profondément touché.

—Tu es meilleur que moi, dit-il à Pierre. Tiens, voilà tout mon argent. Veux-tu que de nouveau nous soyons amis ?

Etienne et Pierre s'embrassèrent tendrement, puis le contenu du chapeau fut versé dans la main ridée de la grand-mère.

Celle-ci, tout émue, essuya une larme et balbutia entre ses lèvres tremblantes :

—Dieu vous le rende ! mes petits amis ; grâce à vous, je pourrai mettre du sucre dans sa tisane ce soir.

Et elle partit.

Et ce fut ainsi que cette journée, qui avait failli commencer par une bataille, finit par une réconciliation et par un acte de charité.

ANDRÉ SURVILLE.

LES OMBRELLES



U mois de juillet, ce petit historique sur l'ombrelle est tout à fait d'actualité.

L'usage de l'ombrelle remonte à la plus haute antiquité. Les sculptures de Ninive et d'Égypte la reproduisent toujours au-dessus de la tête des Pharaons. Les Romains, les Grecs et tous les peuples de l'Orient, s'en servaient, mais leur ombrelle était bien différente de la nôtre ; elle se rapprochait beaucoup de la forme des dais dont on se sert encore dans les cérémonies catholiques. Comme elle était très lourde, les femmes comme les grands seigneurs la faisaient porter au-dessus de leur tête par un esclave.

Mais, dès le début, l'ombrelle n'était pas exclusivement destinée à préserver des rayons du soleil, elle était et est encore, dans certains pays, une marque de distinction. Les Chinois ne la laissent porter qu'aux princes de sang royal.

Les Japonais de haute lignée, seuls, les *samohaï*, peuvent s'en servir, le peuple étant réduit à l'usage des grands chapeaux de paille à larges bords, peut-être beaucoup plus pratiques.

Dans l'Inde, elle est d'un usage général, et le roi de Birmanie n'est pas peu fier de son titre de "Seigneur des vingt-quatre ombrelles," qu'il porte orgueilleusement au milieu de beaucoup d'autres. C'est que seul, il s'est arrogé le droit de porter l'ombrelle en soie blanche, ses sujets n'ayant la ressource que d'adopter d'autres couleurs."

NOS CLICHÉS DE GRAVURES

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.

A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.

LES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES



UELLE est la cause des éruptions ou, plus généralement, quelle est la théorie des volcans ! Autrefois, on pensait que, la terre se refroidissant peu à peu, l'écorce se contractait et, comprenant la matière ignée centrale, la faisait s'échapper par de véritables bouches de sûreté. La lave, ou matière ignée en fusion, s'échappait un peu comme le fruit. On admettait alors que le centre de la terre pouvait être mis en communication directe avec la surface.

Cette explication n'est plus admise par les géologues modernes ; il n'y a pas de relations directe entre le centre du globe et sa surface. On ne sait même pas si, en réalité, le centre de la terre est encore à l'état de masse fondue liquide. La vérité est que la cause réelle des éruptions volcaniques nous est encore inconnue. On croit que, dans les assises terrestres, il existe, à des profondeurs plus ou moins grandes, des matières susceptibles de réagir chimiquement les unes sur les autres. Ces substances forment des gaz et des vapeurs dont la tension devient énorme. Les vapeurs brisent les roches superposées, soulèvent la masse et se font jour à la surface.

Les matières fondues dans ce creuset souterrain, soulevées par la pression des gaz, arrivent elles-mêmes à la surface et forment ce que nous appelons des laves. On pense aussi que l'eau des mers filtre à travers les terres et finit par entier en contact avec les matériaux de l'intérieur de la croûte terrestre. L'eau agit chimiquement à très haute température et joint sa vapeur à celle des gaz engendrés pour augmenter la tension énorme de ces fluides emmagasinés. On a, en effet, observé que les volcans en activité se trouvaient dans le voisinage de la mer, et on retrouve parmi les matières rejetés par les cratères des quantités appréciables de sels marins, plus ou moins altérés dans leur composition. La participation de l'eau de mer à l'activité volcanique paraît démontrée à beaucoup de géologues. Sur 139 volcans qui ont eut des éruptions depuis le milieu du siècle passé, 98 sont des volcans insulaires, d'autres sont presque tous situés près des côtes.

Pourquoi maintenant les éruptions ont-elles lieu à une époque plutôt qu'à une autre ? Il est évident qu'il faut un certain temps pour que le volcan se recharge de matières, que les réactions chimiques emplissent cette immense bombe souterraine. Les éruptions ne peuvent donc être que périodiques. En outre, les conditions atmosphériques pourraient bien réagir aussi à l'intérieur de la terre. Il est clair que pendant les années sèches, l'eau ne doit arriver que plus difficilement dans la poche de l'intérieur et les vapeurs avoir plus de peine à se reformer ; c'est le contraire pendant les années pluvieuses. L'eau pénétrant avec abondance peut hâter les réactions et déterminer l'éruption.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, nous ne saurions trop répéter que la science est encore impuissante à établir la loi des phénomènes volcaniques. Le propre du vrai savant, disait Badinet, est dire nettement : "Je ne sais pas." Eh bien ! nous ne savons pas encore exactement les détails du mécanisme qui produit ces phénomènes grandioses et terribles, dont nous offre en ce moment le spectacle, un des principaux volcans du monde.

L'ART DE BIEN VIVRE

Confitures aux groseilles.—Prenez moitié de groseilles rouges, moitié de blanches, et les égrenez en les écrasant le moins possible ; faites-les bouillir quelque peu dans la bassine, avec des framboises à la proportion d'une livre pour quinze de groseilles, et passez le tout au tamis, en pressant pour bien exprimer le jus. Si vous avez pesé le fruit en grain, mettez demi-livre de sucre pour livre de fruit ; si vous pesez le jus, mettez deux livres de sucre clarifié pour trois livres dudit jus, et laissez cuire vos confitures à grand feu, écumez-les bien ; vous connaîtrez qu'elles sont assez cuites lorsqu'elles formeront à la superficie une grande quantité de petites bulles. On peut aussi s'assurer du

degré de cuisson en faisant refroidir un peu des dites confitures ; il est suffisant si elles se congèlent.

Manière de couvrir les pots de confitures.—Vous aurez soin de ne jamais laisser vos confitures se refroidir dans la bassine, mettez-les chaudes dans vos pots, que vous laissez découverts et dans un lieu où il n'y a point d'humidité, pendant vingt-quatre heures ; taillez des ronds de papier de grandeur pareille à la surface de vos pots, trempez ces papiers dans de bonne eau-de-vie et appliquez-les sur vos confitures ; couvrez ensuite vos pots de papier fort, ayant eu soin qu'il ne touche pas au papier de dessous ; ficellez et serrez vos pots dans un endroit bien sec.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 208.—CHARADE

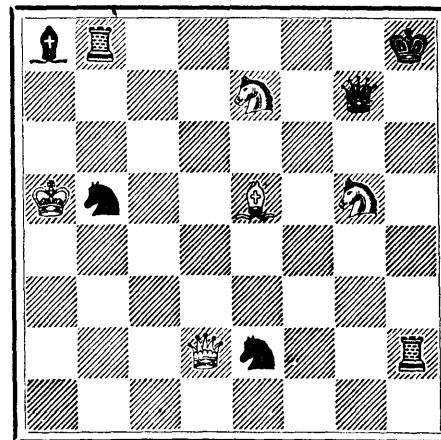
A l'homme sans vigueur
 Mon Premier s'applique
 Et le pique
 Mon Deuxième est la mince fleur
 Qui se dresse.
 Et mon Entier tourne sans cesse.

No 209.—ANAGRAMME

Qu'une chose mon Premier
 A mon Second ne soit mise
 Avant qu'on ne l'ait soumise
 A la main de l'ouvrier ;
 Car de grossière, d'informe,
 Elle est propre à devenir,
 Par le labeur qui transforme,
 Belle et riche en l'avenir.

No 210.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. Ch. Kondelik.
 Noirs—6 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 205.—Le mot est : Trou.
 No 206.—Les mots sont : Langues, Langes, gale, le, se, angle, anges, lagunes, lunes, âge.

No 207

BLANCS.	NOIRS.
1 C (4 T) 2 C	1 P 6 C
2 C 4 F	2 P 7 C
3 C 4 C R, échec et mat.	
	Si : 1 R 4 T
2 C 4 F, échec	2 R 5 T
3 C 5 F, échec et mat.	

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Seurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.

Dans ses mémoires exposant l'importance de l'ouvrage fait par les vers de terre en préparant le sol pour l'usage des plantes, Darwin estimait que 26,886 de ces créatures vivaient dans un acre de terre en vieux pâturage. Henson en porte le nombre à 53,767 par acre, dans un sol à jardin. De récentes recherches, par M. T. A. Urquhart, indiquent que ces chiffres sont beaucoup trop bas pour certaines localités, tel que dans un pâturage d'Auckland, Nouvelle-Zélande ; il en a trouvé 348,430 par acre, avec une pesanteur totale de plus de 600 livres.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'argent et la bonne mine sont d'excellents passe-partout

CHOSSES ET AUTRES

—Mlle Constance Bonaparte-Patterson, arrière-petite-fille de Jérôme Bonaparte, a pris le voile dans le couvent des Visitandines de Baltimore. Elle est âgée de vingt ans.

—Le recensement de Chicago indique que de sa population de 750,000 âmes, il n'y a que 154,000 individus nés en Amérique, tandis que l'on en compte 226,000 nés en Allemagne et 120,000 nés en Irlande.

—Le volcan le plus élevé, parmi ceux qui sont en activité, est le Popocatepeti, au sud ouest de Pueblo, Mexique. Sa hauteur est de 17,784 pieds au-dessus du niveau de la mer, son cratère mesure trois milles de circonférence et mille pieds de profondeur.

—Les Hollandais ont une bonne manière de guérir la paresse. Si un mendiant, vigoureux, refuse de travailler, ils le mettent dans un puits où ils font jeter un canal d'eau. L'eau tombe juste assez vite qu'en faisant fonctionner vivement une pompe dont le puits est gréé, le mendiant s'empêche de se noyer.

—De récentes expériences ont été faites à Washington pour déterminer la vitesse des signaux sur un fil télégraphique. On a employé des instruments très exacts, et le résultat a été de fixer la vitesse d'un point à un autre à 15,744 kilomètres par seconde, ou 944,645 kilomètres par minute. La vitesse est donc une fois le tour de la terre en deux secondes et demie.

—Les fêtes du Pallium à Montréal auront lieu au 27 courant. Nos Seigneurs les évêques de la province y assisteront, ainsi que Son Eminence le cardinal Gibbons de Baltimore, et Nos Seigneurs les archevêques et évêques de Boston, Chicago, Philadelphie et Cincinnati. Le Pallium sera conféré à Sa Grandeur Mgr Fabre dans l'église Notre-Dame, par Son Eminence le cardinal Taschereau, archevêque de Québec.

—Comme conséquence du principe prôné que l'ivrognerie entraîne la perte de la raison, nous voyons que les pays froids, où l'on consomme beaucoup d'alcool, figure en tête des tableaux de la folie. La Grande Bretagne a 79,000 fous, sur une population de 30 millions d'habitants. La Suède : fous 5,000 ; population 2,600,000. La Belgique : fous 7,000 ; population 5 millions. La France : fous 50,000 ; population 38 millions.

Les Canadiens centenaires.—Non-seulement on vit nombreux, mais on vit encore longuement dans notre pays. La statistique suivante, extraite d'un rapport officiel de sir A. P. Caron, ministre de la milice, en fait foi d'une manière éloquente. Parmi les vétérans de la guerre de 1812 et de 1813, soutenue si glorieusement par les Canadiens contre les États-Unis, il y en a encore 62, âgés de 90 ans ; 31, âgés de 91 ; 36, âgés de 92 ; 17, âgés de 93 ; 5, âgés de 94 ; 15, âgés de 95 ; 5, âgés de 96 ; 6, âgés de 97 ; 8, âgés de 98 ; 4, âgés de 99 ; 2, âgés de 100 ; et 1, âgé de 101. Depuis 1881, leur nombre a diminué de 1,259 à 328.

—Le chemin que peut faire un facteur. Les journaux anglais annoncent le décès du facteur retraité, Adam Shaw, âgé de 81 ans, qui a été facteur à Altrincham, près de Manchester, de 1843 à 1884. On calcule que le "vieux Adam," comme on l'appelait dans le pays, a parcouru dans sa carrière 212,530 milles anglais, c'est-à-dire une distance égale à huit fois le tour du globe. Jamais au cune plainte n'a été portée contre lui pour cause d'irrégularité dans l'exercice de ses fonctions.

REDUCTION EXTRAORDINAIRE POUR LE TEMPS DES VACANCES

—00—
La balance de toutes nos Marchandises d'été seront vendues à sacrifices

— AU —
SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

19767

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ST-LEON WATER-COMPANY

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,
218, RUE ST-ELIZABETH

Ordres reçus par le Téléphone, No 810 A. Cette eau peut être prise à jeun pour la consommation et après les repas pour la dyspepsie. Elle est infallible.

Les célèbres "Razoirs Suisses" à 4 ou 6 lames donnent toujours satisfaction.

Les Cafetières "de Vienne," en Cuivre, sont reconnues comme faisant le meilleur café.

Les Sorbettières "Rapides" faisant la meilleure crème à la glace dans cinq ou dix minutes.

Les Presses à Patates et à Fruits n'ont plus besoin d'être recommandées, de même des SECHOIRS A RIDEAUX brevetés. En vente chez

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND-FERRONNIER,
1588 — RUE NÔRE-DAME — 1588
Vis-à-vis le Palais de Justice

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Liste des prix de L. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York États-Unis.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIC, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN,

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

Cent cinquantes-cinq grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents ; 10,000 Cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail.
Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des États-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 24 juillet 1886

LES
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

QUAND ils furent sortis du restaurant —
—Avez-vous de l'argent ? demanda le
vieillard.
—Oui, monsieur.
—En ce cas, je vais vous mettre dans
une voiture. En arrivant à destination, c'est-à-dire
à l'hôtel de Manoise, vous donnerez trente-cinq
sous au cocher, le prix de la course augmenté du
pourboire habituel.

—Oui, monsieur.

Ils traversèrent la place.
Georgette monta dans un
coupé et le vieillard dit au
cocher :

—Vous allez conduire ma-
demoiselle rue d'Assas, n° 4.
Le cocher fouetta son che-
val. La voiture partit.

Arrivée rue d'Assas, Geor-
gette mit pied à terre et donna
trente-cinq sous au cocher
comme le vieillard le lui avait
recommandé.

—Baron de Manoise, n° 4,
lui dit le cocher ; voilà la
maison.

Georgette, son paquet sous
le bras, s'approcha d'une pe-
tite porte, placée à côté d'une
autre plus grande, et tira un
bouton de cuivre. La porte
s'ouvrit. Elle entra. Elle vit
devant elle, au fond d'une
cour, un grand bâtiment silen-
cieux, et, derrière, des arbres
qui s'élevaient plus haut que
la toiture. Étonnée de ne voir
personne, elle ne put se dé-
fendre d'un sentiment de
crainte inexplicable et hésitait
à avancer.

Soudain, une grosse voix
rude se fit entendre, disant :
—Qu'est-ce que vous vou-
lez ?

Georgette, effrayée, tourna
la tête à droite et, sur le seuil
d'une porte, vit un grand
homme barbu, ayant un ventre
énorme et de grosses joues
vermillonnées.

—Je voudrais voir M. le
baron de Manoise, répondit-
elle de sa voix douce.

—Je n'entends pas, dit le
portier ; approchez-vous, on
ne vous mangera pas.

Georgette marcha vers la
loge.

Alors une femme se dressa à côté de l'homme ;
elle avait l'air revêché et arrogant de celui-ci ;
mais petite, pâle et maigre, ces deux types de la
domesticité de l'illustre faubourg présentaient un
contraste frappant.

—Monsieur et madame, je voudrais voir M. le
baron de Manoise, répéta Georgette.

Le portier mit un poing sur sa hanche et la toisa
des pieds à la tête.

—Ah ça ! ma petite, fit-il, d'où venez-vous
donc ?

—De mon pays.

—Quel est votre pays ?

—Les Ardennes.

—Le comte de Raucourt a un château par là, fit
observer la femme.

—C'est vrai, dit Georgette.

—Ainsi, reprit le portier, vous voulez voir le
baron de Manoise ?

—Oui, monsieur.

—Qu'avez-vous donc à lui dire ?

—Je désire lui demander un renseignement.

—Eh bien, ma petite, il ne vous le donnera pas.

—Pourquoi, monsieur ?

—Pourquoi ? parce qu'il est mort depuis plus
d'un an.

Georgette devint affreusement pâle.

—Mort ! soupira-t-elle.

—Est-ce que vous le connaissiez ?

—Oui, je l'ai vu une fois ou deux.

—Vous ne le verrez plus. Il est mort d'une
façon affreuse et, moins de deux mois après, nous
enterrions sa sœur, mademoiselle Jeanne de Ma-
noise.

—Qui était bien la meilleure créature du bon
Dieu, ajouta la femme avec un semblant de sensi-
bilité.

—Alors, continua l'homme, ayant perdu ses
deux enfants, madame la baronne a quitté Paris, et

—Je venais demander à monsieur le baron de
me dire où je pourrais trouver Suzanne.

—Hein, Suzanne ? Qu'est-ce que c'est que ça,
Suzanne ?

—C'est ma sœur, monsieur.

—Ah ! c'est votre sœur ; Suzanne, je n'ai jamais
entendu prononcer ce nom-là. Donc votre sœur
est à Paris ?

—Oui.

—Et vous ignorez où elle demeure ?

—Oui.

—Qu'est-ce qu'elle fait ?

—Je ne sais pas.

—Ce n'est pas à moi de le savoir, répliqua-t-il
stupidement.

—Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est à Paris,
votre sœur ? demanda la femme.

—Depuis plus de six ans.

—Et vous dites qu'elle connaissait M. le baron ?

—Elle le connaissait.

—Cela me paraît assez drôle.

—C'est M. le baron qui a amené Suzanne à
Paris, dit Georgette.

L'homme et la femme se
regardèrent.

—Et vous dites qu'il y a
de cela six ans ? reprit la
moitié de l'homme dodu.

—Oui, plus de six ans.

Les portiers échangèrent
un nouveau regard et le mari
murmura :

—Ce serait trop fort !

Sa femme le poussa du
coude et reprit aussitôt :

—Pouvez-vous nous dire
comment elle est, votre sœur
Suzanne ?

—Comment elle est ? répé-
ta Georgette, qui n'avait pas
bien compris la question.

—Oui, si elle est grande ou
petite ; si elle est jolie, brune,
ou blonde comme vous ?

—Ma sœur est grande et
très belle, répondit Georgette ;
elle a des cheveux bruns
superbes et de grands yeux
bleus.

La petite femme bondit en
arrière, comme si elle eût été
piquée d'une tarentule, et
s'écria :

—C'est elle, c'est cette mi-
sérable fille : Andréa la Char-
meuse !

Le portier ayant mis son
second poing sur sa seconde
hanche.

—Vous, dit-il brutalement,
en menaçant Georgette du
regard, sortez d'ici et plus
vite que ça... Votre sœur est
une coquine, une infâme, un
monstre ; c'est une de ces
créatures dont les honnêtes
gens ne prononcent le nom
qu'avec horreur !... Andréa
la Charmeuse, votre épouvan-
table sœur a tué le baron de
Manoise, elle a tué mademoi-
selle Jeanne de Manoise, et

sans compter ceux qu'elle tuera encore, elle a
causé notre ruine, à nous. D'ailleurs, ne la cher-
chez pas à Paris, elle n'y est plus ; elle est allée
continuer dans un autre pays son œuvre fatale et
maudite !

Sous ces paroles terribles, Georgette, écrasée,
frémillante de terreur, s'était courbée en deux, les
pieds attachés au sol.

—Allons, petite malheureuse, reprit l'impitoy-
able portier d'une voix furieuse, allez-vous-en, allez-
vous-en !...

Et voyant qu'elle ne partait pas assez vite, il
marcha sur elle et la poussa avec brutalité par les
épaules jusque dans la rue.

Les pleurs et les sanglots de la pauvre enfant
auraient tendri le cœur d'un tigre. Hélas ! sur
la terre, ce n'est pas seulement parmi les animaux
méchants qu'on trouve des bêtes féroces.



Il trouva Jacques Sarruc, la figure barbouillée de savon, en train de se raser.—(Page 54, col. 1).

s'est retirée dans une de ses terres, disant que c'est
là qu'elle allait pour mourir. Regardez, depuis près
d'un an l'hôtel est dans cet état : désert, sombre,
toutes les persiennes fermées. Nous ne voyons
plus personne, ajouta-t-il avec une expression
comique de regret.

—Plus de visites, plus de diners, plus de soirées,
plus de profits, appuya la femme.

—Etre ici n'est plus un plaisir, amplifia le mari,
les yeux fixés sur son ventre obèse.

—Ah ! je suis désolée ! s'écria Georgette.

—Dis donc, mon ami, reprit la dame de la loge,
si nous pouvions donner à mademoiselle le rensei-
gnement dont elle a besoin.

—Sans doute, sans doute, fit le mari, prenant un
air de grande importance. Voyons, ma petite, con-
tinua-t-il en s'adressant à Georgette, dites-nous un
peu de quoi il s'agit.

Georgette s'éloigna lentement, chancelant sur ses jambes. Toute la journée, par la chaleur, sous les feux du soleil, sans manger, ni boire, elle erra à travers la ville, le corps fatigué, brisé, le cœur désolé, déchiré par de cruelles tortures, l'âme désespérée et la pensée absente.

Et quand elle vit la nuit arriver, ses tourments augmentèrent par de nouvelles et sombres angoisses.

Elle se trouvait sur le quai. Elle s'appuya sur le parapet et se mit à regarder couler l'eau de la Seine. Alors se rappelant qu'on croyait à Marangué que Suzanne s'était noyée, elle se dit :

— Pour ma sœur, c'est faux ; demain, pour moi, ce sera la vérité !

Georgette, se voyant enfermée dans un cercle qui lui paraissait sans issue, songeait réellement à se débarrasser de la vie.

C'est à ce moment que Jacques Sarrue s'était approché d'elle et avait fait pénétrer dans son cœur une lueur d'espérance.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

I

Un dimanche matin un rayon de soleil passant entre les rideaux de la fenêtre, entra joyeusement dans la chambre de Maurice Vermont et vint dire au jeune homme, qui faisait la grasse matinée :

— Lève-toi donc, paresseux !

Depuis longtemps déjà Maurice ne dormait plus. Toute la nuit son sommeil avait été bercé par un songe gracieux, auquel Georgette n'était pas étrangère, et tout éveillé, il continuait son rêve.

Répondant au gai rayon qui venait illuminer sa chambre et l'invitait à se lever, en caressant son visage :

— Ami soleil, bonjour, dit-il.

Il sauta à bas de son lit, le sourire sur les lèvres, et s'habilla en fredonnant le refrain d'une chanson populaire. Ensuite il ouvrit sa fenêtre. Au dessus de sa tête il vit le ciel bleu, sans nuage, et devant lui le haut des maisons brillamment éclairé de reflets d'or.

A des fenêtres, des fleurs fraîchement épanouies et nouvellement arrosées souriaient au soleil ; à d'autres, les oiseaux captifs chantaient comme des perdus leurs plus joyeuses chansons. C'était un charmant concert auquel il voulait mêler sa voix, et il se mit à chanter aussi.

Et quand il eut bien regardé les fleurs et longtemps écouté les oiseaux, qui charmaient, les uns sa vue, les autres ses oreilles, sa tête s'inclina sur sa poitrine et il devint rêveur.

— Le beau ciel, la magnifique journée ! murmura-t-il ; comme il ferait bon, tantôt, de courir dans l'herbe sur les sentiers fleuris, le long des haies, ou de s'égarer dans un bois touffu à travers les halliers.

Soudain, ses yeux étincelèrent et son front devint rayonnant.

— Oui, c'est cela, s'écria-t-il, souriant à son idée, voilà ce qu'il faut faire !

Il se plaça devant un miroir, donna à ses cheveux noirs un dernier coup de peigne, puis s'étant débarrassé de sa vareuse, qu'il jeta sur une chaise, il revêtit une jaquette, vêtement léger, acheté quelques jours auparavant chez Godchau. Un chapeau de paille de riz, également neuf, compléta son costume.

Comme nous l'avons dit, Maurice Vermont était très soigneux de sa personne et il avait autant d'élégance que pouvait le permettre sa pauvreté. Du reste, il avait une bonne tenue et ses manières ne manquaient pas de distinction.

Maurice avait déjà fortement entamé le billet de cinq cent francs du marquis de Soubreuil, — il avait besoin de tant de choses de première nécessité ; mais, depuis qu'il avait appris à ses dépens combien il est pénible de se trouver à Paris sans argent, il calculait mieux ses dépenses ; aussi lui restait-il encore un peu plus de la moitié du billet.

Le jeune homme sortit de chez lui et grimpa la rue Ravignan. Il allait rue Berthe.

Il trouva Jacques Sarrue, la figure barbouillée

de savon, en train de se raser, au milieu du plus beau désordre que peut présenter la chambre d'un poète ou d'un savant pauvre.

— Ah ! c'est vous, Maurice, fit Sarrue, vous venez me voir de bonne heure, aujourd'hui. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

— Oui, Jacques.

— Eh bien, je vous écoute tout en continuant de me raser ; seulement, comme je ne veux pas me faire une entaille sur la peau, je vous répondrai quand j'aurai fini.

Il va s'en dire que le poète n'était pas assez riche pour se donner le luxe d'un barbier...

— Mon cher Jacques, dit Maurice, vous avez dû remarquer comme moi qu'il fait un temps superbe : jamais le ciel n'a été plus pur, il n'y a aucune menace d'orage ; c'est le plus beau dimanche de l'été. En ouvrant ma fenêtre ce matin, et en voyant ma petite chambre toute ensoleillée, je me suis dit : " Comme ce serait bon de passer cette belle journée à courir au milieu des champs ainsi qu'un écolier en vacances..." Alors, Jacques, comme il n'y a aucun plaisir à se promener seul, j'ai pensé à vous et à mademoiselle Georgette, qui ne sort presque jamais, et tout de suite je me suis habillé pour venir vous trouver et vous proposer...

— Une partie à trois, dit le poète entre deux coups de rasoir.

— Oui, Jacques. Je crois avoir eu là une excellente pensée. Nous prendrions le bateau et nous irions déjeuner au Bas Meudon, au bord de l'eau : une bonne friture de goujons, je sais que vous l'aimez. Ensuite nous irions courir sur les coteaux de Meudon, de Bellevue et de Saint-Cloud. Il y a aujourd'hui grandes eaux ; ce serait un spectacle agréable et intéressant pour mademoiselle Georgette. Il faut bien s'amuser un peu, Jacques, et de temps à autre faire les fous. Enfin, le soir avant de rentrer à Paris, nous dînerions n'importe où, sous les pampres verts d'une tonnelle.

— Voilà, mon cher Jacques, si vous l'acceptez, quel est le programme de notre journée à tous les trois.

L'opération du rasoir était terminée.

— C'est très bien, dit Sarrue, mais cela va coûter beaucoup d'argent.

— Vous savez qu'il m'en reste encore.

— Heureusement, sans cela il faudrait effacer votre attrayant programme. Je l'accepte, à une condition, toutefois.

— Laquelle ?

— C'est que nous partagerons la dépense par la moitié.

— Oh ! par exemple ! fit Maurice.

— Vous compterez jusqu'à un sou ce que vous dépenserez, afin que je puisse vous rembourser à la fin du mois, car en ce moment je suis absolument sans argent.

— Jacques, votre condition me contrarie.

Le poète lui prit affectueusement la main.

— Si vous étiez riche, mon cher Maurice, dit-il, je ne me permettrais pas de vous parler ainsi, mais nous sommes pauvres tous les deux. Allez donc, pendant que je vais m'habiller, faire votre invitation à mademoiselle Georgette.

Et il le poussa doucement vers la porte.

Maurice frappa à la porte de la jeune fille, qui vint aussitôt lui ouvrir.

Tous deux, en même temps, ils se tendirent la main. Georgette était devenue subitement très rouge. Ils étaient également émus... Ils se voyaient pour la quatrième fois.

— Je vous ai entendu entrer chez M. Sarrue, dit Georgette, et je vous remercie de ne pas être parti sans me dire bonjour.

— Vous savez bien, mademoiselle Georgette.....

— Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous fais, monsieur Maurice, mais cela vous arrive souvent.

— Je crains de vous déranger, d'être importun ; je regarde toujours votre porte, je m'arrête même un instant sur le palier et... je n'ose pas frapper.

— C'est que vous oubliez alors que M. Sarrue m'a dit que vous étiez aussi mon ami.

— Eh bien, mademoiselle Georgette, je profiterai à l'avenir de la permission que vous me donnez d'une façon si charmante.

— Je ne vous dis pas de vous asseoir ; je vous vois habillé, prêt à sortir, et je devine que vous êtes attendu.

— En effet, mademoiselle Georgette, je vais faire une promenade avec Jacques et avec vous, si vous ne refusez pas.

— Avec moi ! s'écria-t-elle, rougissant encore.

— Oui, avec vous ; nous irons hors Paris.

— Hors Paris ?

— Nous courrons dans les champs, dans les bois.

— Oh ! c'est charmant, cela !

— Alors, vous acceptez ?

— Oui, monsieur Maurice, j'accepte avec plaisir. Ah ! continua-t-elle d'une voix émue, je serai heureuse de voir un bois avec de grands arbres, des champs, des buissons, d'entendre le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes.

En parlant, ses yeux s'étaient remplis de larmes.

— Mon Dieu, mais vous pleurez, mademoiselle Georgette ! s'écria Maurice.

— Oui une pensée qui m'est venue...

Elle essuya vivement ses yeux.

— Ce n'est rien, reprit-elle, ne faites pas attention ; pour vous, monsieur Maurice et pour M. Sarrue aussi, je veux être gaie.

— Maintenant, mademoiselle Georgette, je retourne près de Jacques pour que vous puissiez vous habiller.

— J'aurai vite fait, monsieur Maurice ; dans un quart d'heure je serai prête.

Le jeune homme sortit.

— Comme mon cœur bat, se dit Georgette ; c'est singulier, ce que j'éprouve depuis quelque temps, et surtout quand je vois M. Maurice. Je devrais être toujours triste, ne jamais oublier mon chagrin, et il me semble que je n'ai plus à me plaindre de ma destinée, que je suis heureuse !

Quand vingt minutes après elle entendit la voix de Jacques Sarrue qui l'appelait, elle sortit de sa chambre, fraîche, jolie et souriante comme une rose qui vient de s'épanouir.

— Je vous avais bien dit, Maurice, que mademoiselle Georgette serait prête aussitôt que moi. C'est vous qui avez eu la pensée de cette belle promenade, Maurice ; c'est à vous d'offrir le bras à notre gracieuse compagne. Moi, je vous suivrai comme si j'étais le papa.

Ils partirent ; elle, heureuse de respirer un grand air et de s'appuyer sur le bras de Maurice ; celui-ci fier et également heureux de l'avoir à son bras et de pouvoir de temps à autre lui serrer la main. Sarrue cherchait les rimes féminines de deux alexandrins.

Le programme de Maurice fut suivi exactement : on déjeuna au bord de la Seine, et on grimpa ensuite sur les hauteurs.

C'était la première fois que Georgette franchissait les murs d'enceinte de Paris. Elle ne chercha point à dissimuler sa satisfaction et sa joie ; elle était ravie, enthousiasmée. On aurait dit qu'elle n'avait pas assez de ses yeux pour regarder les paysages au milieu desquels de blanches villas semblaient jaillir du sol dans un bouquet de verdure. A chaque instant elle poussait un cri de surprise et d'admiration. Elle était surtout émerveillée en présence du magnifique panorama de Paris et du bois de Boulogne, qui se déroulait sous ses yeux, ayant pour ceinture la Seine, semblable à un large ruban pailleté d'argent et d'or.

Maurice partageait son admiration et s'enthousiasmait avec elle.

Ils couraient sur les sentiers, moissonnant par-ci par-là les plus jolies fleurs qu'ils rencontraient.

— Je veux emporter un énorme bouquet, disait Georgette, continuant à charger ses bras ; je le mettrai dans un vase et j'en aurai bien soin, afin de le conserver longtemps en souvenir de cette bonne journée.

Jacques Sarrue fit comme Maurice et Georgette ; il se mit à courir et à cueillir des fleurs avec eux. En dépit de sa gravité, la contagion du plaisir de ses amis agit si bien sur lui qu'il en oublia de chercher ses rimes.

Georgette, légère comme une gazelle, allait et venait de Maurice à Jacques, leur communiquant ses impressions et adressait à chacun un sourire. Ses joues habituellement pâles s'étaient tintées de belles couleurs ; elle avait les traits animés, l'œil brillant, le front irradié ; deux ou trois fois Sarrue entendit son petit rire éclatant en notes joyeuses.

— Comme elle est charmante ! se disait-il ; que d'abandon, quelle grâce naïve ? Comme elle s'en

donne à cœur joie ! C'est une transformation. La jeune fille est comme la fleur ; elle s'étiole par le manque d'air ; oui, le grand air, la vue des fleurettes qu'elle fauche, de cette belle verdure et les parfums qu'elle respire lui font un bien infini. Maurice a été vraiment bien inspiré en venant nous offrir ce matin cette agréable partie de campagne. J'éprouve un tel plaisir que je me sens tout rajeuni et que je fais le fou comme Maurice. Bon, les voilà qui jouent à cache-cache, maintenant. Oh ! les enfants, les enfants !...

Jacques Sarrue était loin de se douter de la véritable cause du changement qu'il voyait s'opérer chez la jeune fille ; il aurait été bien surpris et même scandalisé si on lui eût dit que toute cette joie éprouvée par Georgette répondait à l'ivresse du premier amour qui commençait à chanter dans son cœur.

A l'heure des eaux, les promeneurs se trouvaient devant la cascade de Saint Cloud.

Maurice portait le bouquet, une gerbe de fleurs. — Ayez en bien soin, lui disait Georgette, avec de l'eau fraîche, je le ferai revivre.

Ainsi que Maurice l'avait promis, on dina sous une verte tonnelle. A cette occasion, le poète crut devoir chanter une chanson de sa composition qui avait quelque point de ressemblance avec les poétiques couplets de *Musette*, d'Henry Münger.

— Monsieur Maurice, dit Georgette, c'est bien joli de savoir écrire de belles choses comme M. Sarrue ; vous devriez faire aussi des vers.

Heureux du compliment, le poète se mit à rire. — C'est cela, dit-il gaiement, puisque Georgette le désire, il faut que vous deveniez poète, mon cher Maurice.

— Pour être agréable à mademoiselle Georgette, j'essaierai, répondit-il.

A onze heures ils étaient de retour à Paris.

II

Maurice Vermont prit la douce habitude d'aller rue Berthe tous les jours. C'était bien un peu pour voir Jacques Sarrue, mais surtout pour avoir l'occasion d'entrer chez Georgette, de lui serrer la main et de causer un instant avec elle tout en l'admirant.

Du reste, il ne trouvait pas toujours Sarrue chez lui. Le professeur avait ses quelques leçons à donner, et le poète ses chères habitudes de flânerie. Par exemple, il n'aurait pas manqué un jour, qu'il eût ou non de l'argent dans sa poche, de faire de longues stations sur les quais, devant les boîtes des bouquinistes, pour se donner le plaisir de remuer et d'ouvrir de vieux tomes poudreux.

Or, quand Sarrue n'était pas chez lui, Maurice restait plus longtemps près de Georgette. La jeune fille paraissait si contente et lui si heureux ! Que se disaient-ils ? Une infinité de choses, mais des riens, comme des enfants qui jasant. D'ailleurs, ils ne causaient pas constamment. Il y avait entre eux plus de silence que de paroles, et leur silence disait plus que leurs paroles.

Ils sentaient bien qu'ils étaient attirés l'un vers l'autre, qu'ils s'aimaient, mais ils n'osaient point se le dire.

Le véritable amour est réservé et toujours craintif.

Quand ils étaient ensemble, une heure passait vite et lorsque Maurice se levait pour s'en aller, Georgette, sans oser le dire, trouvait toujours que c'était trop tôt.

Sachant que la jeune fille adorait les fleurs, Maurice veillait à ce qu'elle eût constamment un frais bouquet dans le vase de porcelaine peinte qu'elle plaçait sur le marbre de sa cheminée. Inutile de dire avec quels soins et quelle tendresse Georgette soignait les fleurs offertes par Maurice, afin de prolonger leur existence.

Si peu que coûte dans la belle saison un petit bouquet de fleurs, les modestes cadeaux de Maurice venaient augmenter ses dépenses et diminuer son mince capital. Mais il ne se préoccupait nullement de cela. Du moment qu'il avait été agréable à Georgette, il ne s'inquiétait point des jours qui allaient suivre.

Pour un sourire de la jeune fille, il aurait sacrifié son avenir et il lui semblait que l'amour, dont son cœur était rempli, lui tenait lieu de tout.

Georgette n'avait pas oublié le plaisir que lui avait procuré cette promenade du côté de Meudon

et de Saint-Cloud. Elle en parlait souvent toute ravie encore.

Maurice lui dit un jour :

— Nous approchons des jours d'automne ; mais les arbres sont encore verts et il reste des fleurs au bord des sentiers ; il faut que nous profitions des derniers beaux jours de l'été pour faire une autre promenade aux environs de Paris.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle.

— Cette fois nous irons du côté de Montmorency et d'Ermont. Il y a là des vignes et de grands bois.

— C'est cela, dit Georgette : demain il faudra parler de ce projet à M. Sarrue.

Le lendemain, en effet, Maurice proposa à Jacques une nouvelle partie de plaisir à la campagne.

— Je ne peux pas, répondit le poète.

— Pourquoi ?

— J'ai promis d'assister à une réunion publique où je dois dire des vers. C'est une matinée musicale et littéraire donnée en faveur d'une caisse de secours et je suis sur le programme.

Ces paroles étaient dites en présence de Georgette.

Sarrue, qui la regardait, vit qu'elle était devenue triste subitement.

— Oh ! fit-il, je serais désolé que Georgette, à cause de moi, se refusât un plaisir. Mon cher Maurice, il faudra faire votre promenade ; seulement je ne serai pas avec vous, ce que je regrette beaucoup.

— Nous nous serions amusés comme l'autre jour, dit Georgette.

— Bah ! vous n'avez pas besoin de moi, pour rapporter une brassée de fleurs des champs.

— C'est égal, ce ne sera pas la même chose.

— Mademoiselle Georgette a raison, dit Maurice, à trois on est plus gai.

— Malheureusement, j'ai promis, fit le poète ; si seulement je ne devais pas dire des vers... Comme vous le voyez, le cas est de force majeure.

Intérieurement, Maurice était enchanté de sortir seul avec la jeune fille.

— A quelle heure partirez-vous ? demanda Sarrue.

— Comme le dimanche où nous sommes allés à Meudon, à dix heures.

— Parfait : je serai ici, je vous verrai partir. Où irez-vous ?

— Je pense qu'il sera agréable à mademoiselle Georgette de voir Montmorency, Enghien et son lac.

— Oui, ce sont de très beaux endroits. Je n'ai qu'une recommandation à vous faire : c'est de ne pas aller trop loin et de revenir le soir de bonne heure.

Jacques Sarrue, si savant, mais qui ignorait pourtant l'a, b, c des choses du cœur, n'eut pas même la pensée qu'il exposait Georgette à un péril. Il était dit qu'il devait ne rien pressentir, ne rien voir. Pauvre aveugle !

Le dimanche arriva. A dix heures précises, Maurice était rue Berthe pour prendre Georgette, qui, ayant lestement fait son petit ménage, l'attendait depuis une demi-heure.

Ils dirent à revoir à Jacques Sarrue, qui leur recommanda encore de revenir de bonne heure, et ils partirent.

Ils descendirent à la station d'Enghien, firent le tour du lac, déjeunèrent, et se dirigèrent ensuite vers les coteaux boisés d'Ermont.

A chaque instant, ils s'arrêtaient pour regarder une maison, un jardin qui attirait leur attention, ou pour admirer un coin du paysage ; puis ils se remettaient à marcher, échangeant leurs pensées, faisant chacun ses observations.

L'esprit et le cœur de la jeune fille étaient agités ; elle paraissait rêveuse. Bien des paroles venaient sur les lèvres de Maurice ; il les retenait ayant peur de les prononcer.

Ils s'étaient arrêtés. Maurice avait pris une main de la jeune fille qu'elle ne retirait pas.

— Georgette, reprit-il presque tristement, vous connaissez mon secret, vous savez que je vous aime, mais vous, mais vous ?...

— Monsieur Maurice, répondit-elle d'une voix faible, vous disiez tout à l'heure que c'était un grand bonheur d'aimer et de se savoir aimé : je le crois parce que je le sens en moi.

— Ainsi, vous m'aimez ! s'écria-t-il avec transport.

— Je vous aime, Maurice.

— Ah ! c'est le ciel ouvert, c'est plus que du bonheur !...

— Comme vous, Maurice, j'ai interrogé mon cœur, et il m'a répondu que vous l'occupiez tout entier.

Ils reprirent le chemin d'Enghien où Maurice avait l'intention de dîner avant de rentrer à Paris.

Jeunes tous deux et également pleins de confiance, ils firent toutes sortes de beaux projets pour l'avenir.

— Je vais songer sérieusement à me créer une position, disait Maurice, et tout de suite nous nous marierons.

Il ne doutait plus de rien, il ne voyait plus aucun obstacle en travers de son chemin.

— On ne doit pas craindre la misère quand on aime le travail, répondait Georgette ; nous travaillerons tous les deux.

Il l'interrogea sur sa famille, sur les années de son enfance. C'était une curiosité bien naturelle. Mais le visage de Georgette s'assombrit aussitôt et elle lui répondit :

— Maurice, je vous en prie, ne m'adressez pas de questions auxquelles je ne puis répondre ; croyez qu'il m'en coûte beaucoup de garder le silence vis-à-vis de vous ; mais il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas. Plus tard, quand je croirai pouvoir le faire et que vous aurez le droit de ne rien ignorer, je vous dirai tout. Pour le moment, Maurice, qu'il vous suffise de savoir que je n'ai plus ni père, ni mère, que je suis seule au monde.

— C'est comme moi, Georgette ; nous sommes deux orphelins. Eh bien, nous nous en aimerons davantage.

III

L'amour heureux, le premier amour, surtout, à d'indicibles ivresses et fait naître des extases divines. Il n'y a plus d'ombre autour de soi, tout est lumière, tout respendit. Le cœur est inondé d'allégresse. Tout sourit, tout gazouille et murmure agréablement, tout brille, tout chante. La vie est ensoleillée, on respire avec plus de bonheur, il semble que le ciel est plus radieux, la nature apparaît avec des beautés jusqu'alors inconnues. C'est un ravissement délicieux, complet.

Même dans la solitude, on n'est plus seul, car on sait qu'un autre cœur vous appartient, qu'une autre âme est unie à la vôtre que vous occupez la pensée de la personne aimée.

Elle, le front penché, rêveuse, se dit :

— En ce moment, il est ici où là, il fait telle ou telle chose, mais il pense à moi.

Par la pensée, elle le cherche, le suit, l'accompagne et le ramène près d'elle.

Lui, de son côté, se dit aussi :

— Il ne faut pas rester trop longtemps sans la voir ; elle serait inquiète ; je suis sûr qu'elle m'attend et que l'oreille tendue elle écoute si je n'arrive pas.

Georgette n'avait plus de ces heures de mélancolie, de ces tristesses qui, dans les premiers temps, rendaient Sarrue soucieux et l'inquiétaient beaucoup.

Evidemment la jeune fille n'avait rien oublié, mais, avec l'amour et ses joies, de nouvelles espérances étaient entrées dans son cœur.

Elle était redevenue vive, gaie, enjouée ; son regard toujours plein d'ineffables douceurs, avait maintenant d'admirables rayonnements ; ses joues avaient retrouvé leurs fraîches couleurs et ses lèvres roses leur charmant sourire.

Pour Jacques Sarrue, cet heureux changement était un prodige ; il le constata avec joie, mais il ne chercha point à en découvrir la cause.

— Chère Georgette, se disait-il, elle commence à ressentir les effets de mon amitié dévouée, de la tendre affection que j'ai pour elle. Ah ! elle ne sait pas tout ce qu'il y a pour elle dans mon cœur, elle ne sait pas comme je l'aime... Mais le sais-je moi-même ? Il est certain que ces promenades aux environs de Paris lui ont fait beaucoup de bien ; elle adore la campagne, les arbres, la verdure, les grands espaces ; cela se comprend, elle est née dans un village. La vue des champs, des bois et des grands paysages exerce sur elle une heureuse influence ; cela a changé ses idées. Malheureusement, il n'y a plus de feuilles aux branches, les jours des promenades sont passés ; mais tout de suite après l'hiver, dès que mars fera fleurir les

violettes, l'aubépine, et pousser les bourgeons, tous les dimanches nous quitterons Paris et nous irons rire aux champs avec les fleurs, la verdure et le soleil.

Mais un nouvel étonnement, qui devait être suivi d'une horrible douleur, était réservé à Jacques Sarrue.

Tout à coup, du jour au lendemain, sans que rien l'eût annoncé ou fait pressentir, Georgette retomba dans ses tristesses précédentes. Elle paraissait peut-être plus désolée encore, et un matin, Jacques Sarrue, voyant ses yeux rougis entourés d'un cercle bleuâtre, comprit qu'elle avait eu une nuit d'insomnie et qu'elle avait beaucoup pleuré.

Que s'était-il passé ? Effrayé, Jacques Sarrue se le demanda ; mais il ne pouvait pas le deviner.

Il osa interroger affectueusement la jeune fille.

—Je n'ai rien, lui répondit-elle.

Il eut beau insister, il n'obtint pas d'autre réponse. Mais il remarqua que les yeux de Georgette s'étaient remplis de larmes.

Il s'en alla donner ses leçons, très affligé, le cœur rempli d'angoisses et convaincu que Georgette avait une nouvelle cause de chagrin. Laquelle ? Il mit vainement son esprit à la torture, il ne trouva rien. Ses inquiétudes augmentèrent encore.

Huit jours se passèrent ainsi.

—Je n'y comprends rien, se disait Sarrue ; il y a certainement là-dessous quelque chose d'extraordinaire.

Mais, après les réponses évanescentes qu'il avait obtenues, il n'osait plus questionner Georgette.

—Si elle était malade, elle le dirait, elle se plaindrait, pensait-il. Elle n'est pas malade, physiquement du moins, mais elle a quelque chose.

Ne sachant quoi supposer, le pauvre Sarrue était dans une grande perplexité.

Un soir, après avoir quitté la jeune fille, qui lui avait paru plus triste encore que la veille, il entra chez les ouvriers, ses voisins, qu'il délaissait un peu depuis quelques mois. Le mari étant allé faire une course après son dîner, la femme se trouvait seule.

—Nous ne vous voyons plus guère, monsieur Sarrue, dit-elle, bien que vous n'avez que votre porte à ouvrir pour entrer chez nous ; oh ! je vous dis cela sans reproche. Mais asseyez-vous donc. Vous aviez peut-être quelque chose à dire à mon mari ; il vient de sortir...

—Mon Dieu, non, répondit Sarrue ; je suis seulement entré pour vous dire bonsoir.

—Vous avez bien fait et vous serez toujours le bienvenu, monsieur Jacques. Qu'est-ce qu'on dit de neuf dans Paris ?

—Vous savez, madame Simon, que je ne suis jamais au courant des choses nouvelles, des bruits du jour.

—C'est vrai, fit-elle, votre travail et votre poésie, voilà votre affaire, à vous.

—Oh ! la poésie ; depuis quelque temps je l'ai bien abandonnée.

—Pourquoi ? C'est un tort, monsieur Jacques, car on dit que vous écrivez de bien jolies choses. J'ai même entendu dire que, si vous le vouliez, vous auriez bientôt un nom célèbre.

Le poète secoua tristement la tête.

—Je n'ai plus ce rêve là, dit-il. D'ailleurs, je ne veux pas vous le cacher, madame Simon, je suis affreusement tourmenté.

—Comment cela, monsieur Jacques ?

—Au sujet de Georgette.

—Ah ! c'est mademoiselle Georgette...

—Oui. Est-ce que vous n'avez pas remarqué comme moi, madame Simon, que depuis quelques jours elle est triste, qu'elle pleure souvent, enfin qu'elle a quelque chose ?

—Si fait, monsieur Jacques, j'ai vu cela.

—Si, plus heureuse que moi, vous aviez deviné... si vous pouviez me dire...

—Monsieur Jacques, il y a bien des choses qu'on devine et qu'il faut avoir l'air d'ignorer.

—Je ne comprends pas, madame Simon. Voyons, est-ce que vous connaissez la cause du chagrin de Georgette ?

—Je m'en doute.

—Oh ! je vous en prie, dites-moi ce que vous supposez, ce que vous croyez.

—Monsieur Jacques, il vaut mieux que vous ne sachiez rien.

—Ah ! vous m'effrayez ! Au nom du ciel,

madame Simon, que se passe-t-il ? Dites-le-moi.

—Comme un rien vous agite et vous trouble ! Tenez, vous voilà tout bouleversé. Remettez-vous, monsieur Jacques, remettez-vous. Mademoiselle Georgette est triste, elle a du chagrin, c'est vrai, mais ça se passera.

—Soit. Mais pourquoi est-elle triste ? Pourquoi a-t-elle du chagrin ?

—Toutes les fillettes sont ainsi, songez que Georgette court après ses dix-sept ans, qu'elle est jolie comme les amours...

Sarrue la regardait avec effarement.

—Monsieur Jacques, je vous prie de m'excuser, reprit-elle ; je ne puis vraiment vous en dire plus.

—Non, non, répliqua-t-il d'une voix qui tremblait malgré lui, je vous supplie, au contraire, de parler ; je veux que vous me disiez tout.

—Monsieur Sarrue, je vous assure que je n'ai pas le droit... balbutia-t-elle...

—Prenez-le.

—En vous apprenant ce que je sais, ce que j'ai deviné, j'agis mal.

—Quand il y a nécessité de dire la vérité, on n'est pas coupable.

—Vous le voulez donc absolument.

—Oui.

—Eh bien, monsieur Jacques, je crois que mademoiselle Georgette aime monsieur Maurice. Il n'y a pas grand mal à cela, monsieur Sarrue ; il faut qu'on aime et c'est à son âge que l'amour vient le cœur battant. Et puis elle est libre, n'ayant plus ni père, ni mère, et bien seule, car sans vous offenser, monsieur Jacques, vous ne pouvez remplacer pour la pauvre enfant un père, une mère, ou un frère. Dans une pareille situation, on ne sait pas ce qui peut parler au cœur d'une innocente jeune fille et quelles pensées lui viennent. Pour une enfant si jeune, c'est un grand malheur, allez, de ne plus avoir sa mère.

Jacques Sarrue souhaita le bonsoir à sa voisine et rentra dans sa chambre.

Il s'affaisa lourdement sur un siège et il resta sans mouvement, la tête sur la poitrine, les yeux fixés sur la parquet, ses longs bras ballants.

Le malheureux venait de recevoir un coup terrible. Il était écrasé.

IV

Jacques Sarrue resta pendant plus d'une heure dans une prostration complète, incapable de réfléchir, d'ajouter une pensée à une autre, une sorte de délire dans l'esprit. Enfin, reprenant possession de lui-même, il vit l'affreuse réalité dressée devant lui comme une chose lugubre.

La souffrance atroce qu'il éprouvait lui faisait connaître ce que Georgette était réellement pour lui. Longtemps il avait voulu douter, n'osant se faire cet aveu à lui-même ; maintenant, une lumière si éclatante étant en lui, il ne pouvait plus songer à se tromper sur ses sentiments. S'il souffrait ainsi, c'est qu'il aimait Georgette ; et que Georgette en aimait un autre. Et cet autre était Maurice Vermont. Ce jeune homme qu'il avait accueilli, qu'il aurait aimé comme un frère, abusait de la confiance, trahissait l'amitié, le frappait traitreusement, comme dans un guet apens.

Il lui semblait que Maurice lui avait arraché en même temps le cœur et l'âme, et il vomissait contre lui toutes les imprécations.

Ses plaintes n'étaient certainement pas sans raison ; mais il ne s'apercevait point qu'elles étaient mesquines et ridicules.

Quant à Georgette, il lui faisait également un crime d'avoir donné son amour à un autre, absolument comme si par un engagement antérieur elle l'eût rendu maître absolu de son cœur et de sa personne.

Malgré ses qualités réelles, incontestables, Jacques Sarrue était pétri de la même pâte que tous les hommes ; il y avait en lui les faiblesses de beaucoup d'autres infirmités morales qui tiennent à l'humanité.

Pour le moment, cet homme indulgent, généreux et vraiment bon, qui possédait à un haut degré le sentiment de la justice, ne trouva rien dans son cœur qui le sollicitât en faveur de Georgette, et lui fit trouver grâce devant lui.

Il était tard. Il se mit au lit. Mais son agitation fiévreuse ne laissa point approcher le som-

meil. Des pensées folles se heurtaient tumultueusement dans son cerveau malade.

Le jour vint. Il l'accueillit comme un libérateur. Cependant, s'il était plus calme en apparence, ni sa colère, ni les souffrances de son cœur déchiré ne s'étaient apaisées.

Il s'habilla, comme s'il allait sortir, mais il n'en fit rien. Il s'assit sur une chaise, et le front plissé, le regard sombre, il attendit. Bientôt il attendit du bruit dans la chambre de Georgette. La jeune fille, qui avait l'habitude de se lever en même temps que le soleil, faisait son petit ménage.

Quand Jacques Sarrue jugea que la jeune fille pouvait le recevoir, il sortit de sa chambre et frappa à la porte de Georgette. Elle vint aussitôt lui ouvrir.

Il entra raide, les sourcils froncés, le front sévère.

La jeune fille éprouva un saisissement douloureux et fit trois pas en arrière.

—Mademoiselle, lui dit-il d'un ton sec et glacial, la visite que je vous fais est peut-être un peu matinale : si je vous gêne, dites-le-moi, je reviendrai un peu plus tard.

—Mon Dieu, pourquoi me parlez-vous ainsi, répondit-elle avec surprise ; vous savez bien que vous me faites toujours plaisir en venant me voir.

Il ferma la porte, puis s'avançant jusqu'au milieu de la chambre :

—Mademoiselle, reprit-il, j'ai quelques questions à vous adresser ; j'espère que vous voudrez bien me répondre. Vous pouvez vous asseoir, et je vous demande la permission d'en faire autant.

Georgette devina la pensée de Jacques. Son cœur se serra douloureusement, et elle se laissa tomber sur un siège.

—Mademoiselle Georgette, reprit Sarrue, je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais votre ami le plus sûr et le plus dévoué ; plein de confiance en votre sagesse, en votre honnêteté, sachant de combien de périls graves est entourée la jeunesse sans expérience, je m'étais imposé la mission délicate de veiller sur vous, de vous protéger et de vous défendre contre tout danger.

—C'est au nom de cette protection que je vous avais accordée que je me permets de vous interroger. Veuillez me répondre : Vous aimez M. Maurice Vermont ?

La jeune fille releva brusquement la tête.

—Oui, répondit-elle d'une voix ferme, je l'aime ! Elle prononça ce dernier mot avec une expression passionnée qui augmenta encore la douleur et le courroux de Sarrue.

—C'est bien, dit-il d'un ton sec, vous avez compris qu'il était nécessaire, urgent, que nous fussions éloignés l'un de l'autre. Je ne veux plus rester dans cette maison.

La jeune fille se mit à pleurer à chaudes larmes. Il y eut un moment de silence.

Jacques marcha vers la porte, l'ouvrit et se retourna pour jeter à la jeune fille ce dernier mot :

—Adieu !

Et, fermant la porte derrière lui, il s'élança dans l'escalier.

Georgette avait le cœur brisé. Défaillante, elle s'affaissa sur un siège et se remit à sangloter !

—Oh ! ma mère, ma bonne mère, vous qui m'avez tant aimée, gémit-elle, si vous voyez ma douleur, si vous pouvez m'entendre, ayez pitié de votre pauvre petite Georgette !

Et, concentrant ses pensées, la tête inclinée sur son sein, elle chercha à retrouver dans sa mémoire les paroles de la femme des Huttes.

—Ah ! s'écria-t-elle au bout d'un instant, je ne peux pas me rappeler, j'ai oublié !

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.